

BLANÇAY,

PAR L'AUTEUR *K*

DU

(NOUVEAU VOYAGE
SENTIMENTAL.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,
Chez GUILLOT, Libraire de MONSIEUR, rue
St Jacques, vis-à-vis celle des Mathurins.

1789.





BLANÇAY.

CHAPITRE PREMIER.

QUELLE DIFFÉRENCE DE CEUX - CI
A CEUX-LA ?

JE venois d'atteindre ma quinzième année, lorsque les Supérieurs du Collège de ***, où j'étois depuis ma plus tendre enfance, me firent appeler dans leur salle d'assemblée. Lorsque j'arrivai, je trouvai sur tous les visages cette expression que feignent les gens indifférens, quand ils ont à annoncer une nouvelle à laquelle ils veulent avoir l'air de prendre

part. En effet , c'étoit pour me dire que l'on ne pouvoit me garder plus longtemps.

Une place importante ayant appelé mon pere dans l'Inde , lorsque j'étois encore en bas âge , il m'avoit mis dans ce College , où ma pension avoit toujours été payée d'avance. La suppression de sa place , causée par des changemens de principes dans l'Administration ; la mort de ma mere , arrivée presqu'en même temps ; d'autres chagrins encore lui avoient rendu odieux le séjour de l'Inde. Il avoit vendu toutes ses possessions , s'étoit embarqué pour revenir en France ; & l'on attendoit , chaque jour , la nouvelle de son arrivée , lorsqu'on apprit au contraire qu'il avoit péri dans la traversée. Il y avoit un mois échu au-delà de ce qu'il avoit envoyé d'avance pour une pension ; personne ne se Présentoit , par conséquent on cou-

roît , en me gardant , le risque de
n'être plus payé. --- » Et notre mai-
» son est trop pauvre « , ajouta le
supérieur d'un ton faussement affec-
tueux , » pour que nous puissions
» suivre le desir que nous aurions de
» vous servir de peres ; ainsi , mon
» cher enfant , il faudra sortir d'ici
» dès demain. --- Hélas ! Et pour où
» aller « ? répondis-je en sanglotant.

» Nous connoissons trop peu le
» monde « , me dit l'un d'eux , » pour
» pouvoir vous donner des conseils ;
» mais la providence est grande , mon
» enfant ; on trouve toujours assez
» pour ne pas mourir de faim « .

La cloche du réfectoire sonna. On
y courut ; moi , je restai noyé dans
mes larmes , & passant à implorer les
bontés de la providence le temps que
les religieux employoient à jouir de
ses dons , sans s'inquiéter de l'être in-

fortuné qu'ils abandonnoient à la merci des événemens.

Après le souper , presque tous mes camarades accoururent me témoigner leur chagrin ; & il étoit sincère. Je crois les voir encore m'entourer , me regarder de cet air vraiment compatissant : -- » Ce pauvre Blançai « ! disoit l'un. -- » Mais que va-t-il devenir « ? ajoutoit un autre. --- » Est-ce que tu ne connois personne ? « reprenoit un troisieme. --- » Ecoute « , disoit encore un autre , » ne te désespere pas : tu n'auras qu'à venir me trouver les jours de congé ; je te donnerai tout l'argent que j'aurai « . -- » Et moi aussi « , s'écrierent-ils tous ensemble.

Dans ce moment entra le jeune d'Arfeil , avec lequel j'avois eu , ce même jour , une querelle assez vive ; mais qui , oubliant tout son ressentiment ,

dès qu'il me vit malheureux , s'élança dans mes bras , mêla ses larmes aux miennes , & répéta avec les autres :
 » Pauvre Blançai ! Allons , mes amis ,
 » donnons-lui tout ce que nous avons « .
 A l'instant toutes les poches se vidèrent entre ses mains.

Il restoit un nommé Bernard , pauvre boursier , qui , de sa vie , n'avoit eu un sou à sa disposition. Il n'avoit pas proféré une seule parole ; mais son silence n'en étoit que plus touchant , parce qu'à l'expression des mêmes sentimens que les autres me témoignoit , se joignoit celle du regret de ne pouvoir me les prouver de même , & cette timidité honteuse que le pauvre contracte par l'habitude de se voir toujours rebuté.

» Mon cher Monsieur « , me dit-il d'un ton à la fois respectueux & pénétré , » je suis bien fâché... mais vous
 » savez... je suis pauvre... si j'osois... j'ai
 » gardé ma collation pour vous... per-

» mettez-moi... ». En même temps il remplissoit ma poche , & son air sembloit me dire : » ne me refusez pas ; » vous me chagrineriez trop «.

Je le laissai faire. Ensuite l'embrassant... Mais je fus obligé de me lever & de le ramener vers moi. Le pauvre garçon craignoit sans doute de m'humilier en franchissant , lorsque j'étois dans le malheur , la distance qui jusqu'alors avoit été entre nous.

Pendant ce temps, d'Arseil avoit réuni tout ce que mes camarades lui avoient donné.

Hélas ! de ces mêmes camarades si sensibles à mon sort , j'en ai , depuis , rencontré dans le monde plusieurs qui m'ont méconnu. Le titre de malheureux , qui avoit été si puissant auprès d'eux au Collège , leur faisoit détourner de moi leurs regards. Au Collège , ils étoient encore les hommes de la na-

ture ; dans le monde , ils étoient les hommes de la société.

» A quoi vous amusez-vous donc ,
 » Messieurs ! N'avez-vous pas entendu
 » sonner la cloche pour aller se cou-
 » cher ! Vous ferez demain vos adieux «.

Celui qui parloit ainsi est , comme on s'en doute bien , un des religieux. Il joignit à cette apostrophe un ton aigre pour les autres , & pour moi un air si apathique !... La compassion de mes camarades avoit mis un appareil sur ma blessure : cet homme impitoyable l'arracha ; & je sentis de nouveau tout mon mal.

On juge bien que , de la nuit , je ne fermai pas l'œil. Le lendemain , dès que le jour parut , je me levai pour sortir. En avançant vers la porte , je craignois que celui qui la gardoit , & qui étoit un véritable Cerbere , ne me retînt. J'ignorois que , dans la position

où j'étois , on ne trouve jamais d'obstacles pour s'éloigner. J'ai même pensé depuis , en réfléchissant à la facilité que j'avois trouvée , que les peres avoient prévu ma démarche , & qu'ils n'étoient pas fâchés de se voir ainsi débarrassés de moi. C'étoit cependant un Couvent fort riche.

Par la suite , j'y suis retourné plusieurs fois ; les endroits où l'on a passé son enfance ont toujours un charme inexprimable : mais ce n'a été qu'après la suppression de cet Ordre : la vue d'un seul de ses Membres auroit empoisonné tout mon plaisir.

CHAPITRE II.

LE PRÉDICATEUR.

J'ETOIS sorti de chez eux à six heures du matin. Il en étoit quatre après midi , que je n'avois pas encore cessé de marcher , parcourant toutes les rues de Paris , sans penser seulement que je marchois , sans même sentir le besoin que j'avois de manger. Enfin , excédé de fatigue , je cherchois un endroit pour me reposer , lorsque je me trouvai devant une Eglise. J'y entraî. Il y avoit une quantité de chaises ; mais je n'avois pas d'argent : on m'auroit arraché celle que j'aurois osé prendre. J'allai m'asseoir sur les marches d'une chapelle. Il s'étoit écoulé une heure à-

peu-près , lorsque je m'aperçus que l'Eglise s'étoit remplie de monde. La conversation de ceux qui m'environnoient m'apprit que l'on alloit prêcher ; que le sujet du sermon seroit la charité chrétienne ; enfin , que le prédicateur étoit l'Abbé Fulgens.

J'avois vu souvent venir chez mes Professeurs un abbé de ce nom , qui possédoit de très-gros bénéfices , qui étoit accueilli dans les plus grandes sociétés , & qui même dispoisoit à son gré de plusieurs personnes puissantes. --- » Si ce pouvoit être lui « ! dis-je en moi-même. Le prédicateur parut au moment où je formai ce vœu. C'étoit effectivement l'Abbé que je connoissois.

A sa vue , un rayon d'espérance pénétra dans mon ame. Cet espoir augmenta encore , & alla toujours croissant pendant son sermon , qui étoit écrit avec
toute

toute l'énergie imaginable. Lorsqu'il fut fini , je courus vite à la sacristie , pour instruire M. l'abbé de mes malheurs ; mais , hélas ! le prédicateur & l'abbé étoient dans le même homme deux êtres bien différens. L'esprit avoit fait le sermon ; le cœur n'entendit pas mes plaintes. L'Orateur , qui venoit de déployer toute la chaleur du sentiment , m'écouta avec tout le froid de l'insensibilité ; & le ton d'onction apostolique , qu'il avoit eu dans la chaire , fit place au ton dédaigneux d'un protecteur qui refuse.

Un laquais étant venu dire à M. l'abbé que Madame la Duchesse l'attendoit , il s'élança hors de la sacristie avec l'élégante légèreté d'un agréable , & sortit avec la Duchesse au milieu d'une foule de pauvres qui tendoient la main , & qui n'obtinrent seulement pas un regard.

CHAPITRE III.

LA BONNE VIEILLE.

PLus accablé encore que je ne l'étois avant d'avoir espéré , je sortis de l'église , & j'allai à quelques pas de-là , m'asseoir sur un banc de pierre. Millé personnes peut-être étoient déjà passées là sans faire plus d'attention à moi qu'au banc sur lequel j'étois assis , lorsqu'une vieille femme s'approcha pour me demander ce que j'avois. Je jetai un long soupir , & je lui répondis que je n'avois rien. — » Excusez-moi , mon jeune » Monsieur , me dit-elle , j'ai cru que » vous vous trouviez mal. Vous êtes » si pâle ! Etes-vous incommodé ? Vous » n'avez qu'à dire : je vous ferai appro-

» cher une voiture , ou je vous donnerai le bras , pour vous conduire » chez vous «.

Je la remerciai , je lui répétais que je n'étois point malade. En me quittant , elle se retourna plusieurs fois , comme si elle se fût doutée que l'amour-propre, ou l'excès de la douleur avoit dicté ma réponse. Enfin elle tourna un coin de rue ; je ne la vis plus ; & je me retrouvai seul au milieu d'une foule innombrable qui alloit & venoit devant moi.

Il étoit nuit. Je m'étendis sur le banc pour me délasser un peu. --- » Si c'est là la chambre à coucher « , dit un grand laquais qui sortoit de l'hôtel à la porte duquel je me trouvois , » son loyer ne lui coûtera pas » cher «. --- » Eh ! l'ami « , dit un autre , » à quelle heure voulez-vous » qu'on vous éveille ? « --- » Hola ! «

dit un troisieme , en me jetant presque par terre , » va-t-en choisir un » autre gîte. Tu pourrois bien n'être » pas là tout seul ; & , demain , quand » nous voudrions nous y asseoir... «
 --- » Eh ! Messieurs « , dit une voix tremblotante , » pourquoi maltraitez- » vous ce pauvre jeune homme ? Se- » riez-vous bien-aîsés à sa place ? «... C'étoit la vieille femme qui , quelques heures auparavant , m'avoit offert ses secours. » Vous voyez bien « , me dit-elle , » que j'avois raison tantôt. » Allons , donnez-moi le bras ; je ne » demeure qu'à deux pas d'ici «. En disant cela , elle prend effectivement mon bras , & m'emmene.

Je crus , en entrant chez elle , reconnoître , à la lueur d'une lampe vacillante , la demeure de Philémon & Baucis. Deux chétifs lits sur des traverses portées par de vieux étais , quatre ou

vingt chaises vermoulues , une table boiteuse... Il n'y avoit qu'un bon meuble : c'étoit un de ces grands fauteuils qui , après avoir décoré de vieux châteaux , viennent se cacher dans les greniers du pauvre. La bonne vieille réunit toutes ses forces pour le sortir du coin où il étoit , & le traîner jusqu'à la cheminée. Elle le fit avec tant d'empressement , que je n'eus pas le temps de l'aider.

» Alléyez-vous , mon cher enfant !
 » Comme il a froid ! Attendez «. Et s'accroupissant devant lâtre , elle arrange deux tisons éteints , prend un charbon dans sa chaufferette , arrache quelques brins de paille de la chaise la plus vieille. » Ce cher enfant ! « dit-elle encore ; & elle se met à souffler de toute la force de son haleine.
 » Mais voyez donc ce vilain feu ! Il
 » semble que c'est fait exprès. Oh !

» il faudra bien que tu ailles «. Et la voilà finissant de dépouiller la chaise du peu de paille qui y restoit. Enfin elle en vint à bout. » Approchez-vous » bien « , me dit-elle , en me prenant les deux jambes , & me mettant presque les pieds dans le feu ; » & » vos mains donc « ?

Puis la voilà trottant dans la chambre , remuant deux ou trois écuelles de terre , transvasant de l'une dans l'autre , & marmotant par intervalles. » C'est encore bien heureux qu'il ne » soit que mercredi. Il y en a encore » un peu. Je suis bien-aise de ne l'a- » voir pas pris à dîner. Ce cher en- » fant ! Cela lui fera du bien «. Il s'agissoit d'un bouillon. La bonne vieille ne mettoit qu'un pot au feu par semaine ; c'étoit le dimanche. Elle auroit été désolée que nous eussions été au jeudi , parce qu'elle n'auroit plus

eu de bouillon à me donner. Elle vou-
 loit y mettre du pain , me faire cuire
 quelques pommes de terre sous la
 cendre ; mais elle me tâta le pouls :
 j'avois la fièvre. » Ce cher enfant !...
 » Oui , il vaut mieux ne prendre qu'un
 » bouillon. Mon Dieu ! que je suis
 » donc bienheureuse d'en avoir encore !
 » Il faut vite vous coucher. Je vais
 » vous arranger mon lit. Je coucherai
 » avec ma filleule Justine. Allons , mon
 » bon ami ». Et tout en disant , elle
 promenoit sa chaudière dans le lit au
 lieu de bassinoire. » Tout cela ne se-
 » ra rien ; il ne faut pas se décon-
 » forter. Le bon Dieu pourvoit à
 » tout «.

Monsieur l'Abbé , votre sermon étoit
 bien écrit , mais je doute qu'aucun de
 vos auditeurs en soit sorti valant cette
 respectable femme.

Pendant que je faisois cette réflexion,

la bonne vieille décrochoit deux ou trois jupons , & quelques autres guenilles qui formoient toute la tapisserie de son réduit ; & , les entassant sur le lit ; » Tâchez de suer , mon cher enfant ; cela vous fera du bien. Allons , dormez ». Elle alla se remettre auprès du feu , où je l'entendis répéter plusieurs fois entre ses dents : » Ce pauvre enfant ! Ce que c'est que de nous ! » Mon Dieu ! ce que c'est que de nous « !

Ensuite elle alla se mettre à genoux devant une Vierge de plâtre , couverte de vieux oripeaux , entourée de fleurs de papier enfumées , & de quelques cierges de cire jaune.

CHAPITRE IV.

JUSTINE.

LE lendemain , je m'éveillai avec une fièvre brûlante. Pendant huit jours , je ne quittai pas le lit. La bonne vieille eut autant de soin de moi qu'une mère en auroit de son enfant. Elle étoit secondée , le matin & le soir , par cette Justine dont elle partageoit le lit , depuis que j'occupois le sien.

Justine étoit une personne d'une trentaine d'années , d'une maigreur , d'une pâleur effrayante. Elle paroissoit avoir été jolie ; mais il ne lui restoit que cet air intéressant que donnent les longues souffrances. Un grand œil bleu , que la nature avoit destiné à exprimer

la volupté , n'exprimoit plus que la douleur. Sa voix étoit presque éteinte, sa bouche décolorée. De longs cheveux bruns , que je voyois se boucler sur ses épaules , lorsqu'ils s'échappoient de dessous son bonnet , y étoient ordinairement ramassés sans ordre. Ses habillement avoient de même l'air du plus grand abandon. Enfin tout annonçoit en elle une infortunée qui respire encore , mais qui ne tient plus à la vie.

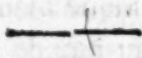
» Eh bien « ? lui disoit la vieille, chaque soir , quand elle rentroit. ---

» Hélas « ! répondoit Justine , avec un long soupir ; & elle ajoutoit invariablement l'une de ces réponses » *» J'en ai vu un ; ou , je les ai vus tous les deux «.*

Ensuite elle tomboit dans une espee de stupeur dont elle ne sortoit que pour laisser échapper des soupirs qui

la paroïssient la suffoquer sans cesse , ou
 te, pour seconder la vieille dans les servi-
 ce- ces qu'elle me rendoit. Alors elle avoit
 ler une expression de bonté si touchante !...
 ent Il n'y a que les infortunés qui aient
 li- cette expression-là.

a- Elle partoît , chaque matin , dès
 du qu'il étoit jour , emportant avec elle
 n- une portion d'alimens si petite , qu'à
 ul peine y en avoit-il pour se soutenir.
 us Le soir , elle ne revenoit qu'à nuit
 close , soupoit aussi sobrement qu'elle
 , avoit dîné ; puis restoit au coin du
 feu à gémir , à soupirer... sans doute
 jusques bien avant dans la nuit. Quelque
 tard que je m'endormisse , c'étoit tou-
 jours avant qu'elle pensât à prendre du
 repos.



CHAPITRE V.

LA MONTRE.

LA première fois que je me levai, je me rappelai , en prenant mes habits , cette collation de Bernard , qu'il m'avoit donnée avec un air si pénétré de ma situation. Je trouvai dans ma poche une part toute entière. Le bon jeune homme n'avoit rien mangé pour me tout apporter. Mais quelle fut ma surprise de trouver aussi une montre d'argent ! Elle lui avoit été donnée par un pensionnaire qu'il avoit soigné pendant une longue maladie. C'étoit le seul bijou , l'unique bien que le pauvre Bernard eût au monde ; & ne voyant que ma situation , ne consultant que
son

son cœur , il s'en étoit privé pour moi. Et avec quelle délicatesse !

» Le brave garçon « ! s'écria la vieille ,
 quand elle fut la cause de ma surprise ;
 » le bon Dieu ne l'abandonnera jamais.
 » Ah ! c'est bien beau , oui , bien beau
 » de sa part ; si jamais je peux le ren-
 » contrer !... mais c'est une action de
 » prince ; c'est plus encore , puisqu'il
 » n'avoit que ça. Oh ! je veux , diman-
 » che prochain , aller entendre la Messe
 » à ce College-là , à l'intention de ce bon
 » Bernard ; ensuite le voir , l'em-
 » brasser «... »

Je l'interrompis , pour lui témoi-
 gner combien je souffrois de ce que mes
 jambes ne me permettoient pas d'aller ,
 dès l'instant même , remercier Bernard ,
 le serrer dans mes bras , publier son bien-
 fait ; mais le conjurer de reprendre sa
 montre , que je ne pouvois garder sans
 abuser...

» Bien ! mon cher enfant », me dit
la vieille , en m'embrassant ; » je vois que
» vous êtes un brave garçon. Le ciel
» vous maintienne toujours comme ça.
» Mais soyez tranquille ; j'irai dimanche.
» Nous sommes à vendredi ; cela ne fera
» que deux jours de retard ».

CHAPITRE VI.

LES SOUVENIRS.

LE dimanche , elle se leva de très-grand matin , pour se rendre au College. Justine resta. J'ai su , par la suite , que ces jours-là elle passoit ordinairement la matinée à l'Eglise ; mais qu'elle étoit restée , cette fois , à cause de moi , persuadée que des prieres ne sont pas plus agréables à la Divinité , que des soins donnés à un pauvre malade ; & je l'étois d'autant plus alors , que j'avois voulu me lever trop tôt.

Justine étoit assise à côté de mon lit ; elle avoit pris ma main pour me tâter le pouls , & étoit tombée dans ses rêveries ordinaires , sans avoir pensé à la quitter. Sa tête s'étoit penchée sur une de ses

épaules ; ses yeux étoient fixés vers la terre ; un de ses bras tomboit abandonné à lui-même ; sa poitrine avoit des mouvemens lents , mais forcés ; chaque respiration étoit un soupir sourd & prolongé. De temps en temps , elle ferroit ma main (qu'elle ne croyoit plus tenir) ; & ce serrement étoit presque convulsif. Enfin , après un assez long temps , elle releva lentement la tête , & tournant les yeux vers moi :
 » Quel âge avez-vous « ? me dit-elle. Je lui répondis que j'avois quinze ans.
 --- Hélas ! c'est le même âge ! Et elle reprit sa première attitude ; mais , cette fois , deux ruisseaux de larmes sillonnerent son visage , sans qu'elle parût cependant les sentir couler ; car elle ne pensa point à les essuyer , & elles se tarirent sans qu'elle fût sortie de son immobilité.

Je ne peux dire combien j'avois le cœur serré. Vingt fois j'ouvris la bou-

che pour l'interroger ; vingt fois la parole expira sur mes lèvres , soit par l'impuissance où je me sentois de lui offrir des consolations , soit parce que de telles douleurs ont quelque chose de si auguste ! Cependant je hasardai à demi-voix , & en traînant les premières syllabes : » Si... j'ol... fois... vous... » de... mander « !... Elle m'interrompit en portant la main sur son cœur. « - » Malade pour toujours « ! me dit-elle. Puis , me regardant encore avec plus d'expression ; quand elle m'eut beaucoup fixé. « - » ; Quinze ans ! C'étoit le même âge ! Il y a le même temps ! Ah ! grand Dieu « ! En prononçant cette exclamation , sa tête se renversa ; ses yeux se tournèrent vers le ciel ; tous ses membres éprouvèrent une violente contraction ; & tout de suite , elle reprit sa première attitude & son immobilité.

CHAPITRE VII.

L'INJUSTICE.

« **L** Es vilains Moines ! C'est indi-
 « gne ; oui , c'est indigne. Ils en ré-
 « pondront devant Dieu... Ce brave
 « garçon !... Belle maniere d'encou-
 « rager à faire le bien !... Oh ! je suis
 « d'une colere !... Ce n'est pas bien
 « d'être en colere ; j'en demande par-
 « don à Dieu... Mais c'est affreux de
 « le punir pour ça. Oh ! jamais , non,
 « jamais on n'a vu pareille chose ».

C'étoit la vieille qui rentroit , par-
 lant ainsi toute seule , sans faire même
 attention à nous ; & , tout en par-
 lant , elle arpenoit la chambre , ges-
 ticuloit , souffloit , marquoit chaque in-

tervalle d'une réflexion à l'autre par un grand coup de sa béquille sur le plancher. Je ne pus la faire expliquer plus clairement , que quand elle eut jeté son premier feu.

» Imaginez-vous , mon cher enfant ,
 » que je me suis trouvée à la porte
 » du College , comme on venoit de
 » l'ouvrir : l'empressement de voir ce
 » brave Bernard , m'avoit rendu mes
 » jambes de vingt ans : je me faisois
 » une si grande fête de l'embrasser ,
 » en lui rendant sa montre , & puis
 » après de le dire à tout le College !
 » Je fais bien que ça lui auroit fait
 » de la peine : mais faut que tout le
 » monde sache ces choses-là , parce
 » que ça donne envie de les imiter ;
 » mais pas quand elles sont si mal ré-
 » compensées. Oh ! quand ce portier
 » m'a dit ça , je ne suis pas mé-
 » chante , grace à Dieu ; cependant ,

» si je les avois tous tenus , j'étois si
 » en colere ! si en colere !... que je
 » leur aurois bien dit combien c'étoit
 » mal à eux. Attendez ; je vais vous
 » raconter ça de suite. Deux ou trois
 » jours après que vous avez été sorti ,
 » on s'est apperçu que Bernard n'avoit
 » plus sa montre. On a voulu savoir
 » ce qu'il en avoit fait. D'abord , pour
 » éviter de parler de sa belle action ,
 » il a dit tout plein de choses que
 » l'on a aisément reconnues pour des
 » mensonges. Il a fallu finir par dire
 » la vérité. Eh bien ! on a encore
 » traité cette vérité-là de mensonge. Ce-
 » pendant , comme l'a fort bien re-
 » marqué un écolier qui étoit-là , il
 » n'étoit pas sorti : il ne pouvoit que
 » l'avoir perdue , ou vous l'avoir don-
 » née , puisqu'aucun des autres pen-
 » sionnaires ne l'avoit : mais on étoit
 » bien-aïse d'avoir un prétexte pour don-

ner sa place de Bourcier à un autre
 qui étoit protégé... Enfin la brebis
 a toujours tort devant le loup. Le
 pauvre Bernard a été chassé du
 Collège ».

--- » Bernard chassé ! Et pour m'avoir
 obligé si noblement ! avec tant de dé-
 licatesse ! Sait-on au moins où il est ?
 Que j'aïlle vite «... J'oubliois que
 j'étois malade à ne pouvoir me sou-
 tenir.

--- » Pardi, oui, où il est ? Ils s'en
 inquietent bien ces gens-là. Quand
 je l'ai demandé, un gros vilain frere
 m'a répondu qu'il étoit bien loin s'il
 avoit toujours marché. Je n'ai pas
 pu me retenir de lui dire que c'é-
 toit indigne, sur-tout à présent que
 je venois de lui prouver que ce
 brave Bernard étoit effectivement vic-
 time pour une belle action. Pour
 toute réponse, ce vilain brutal m'a

» mise à la porte , en m'appelant ra-
 » doteuse. Oh ! sûrement on est tou-
 » jours une radoteuse , quand on prou-
 » ve aux gens qu'ils ont tort « !

--- » Grand Dieu « ! m'écriai-je ,
 » daigne veiller sur mon bienfaiteur ,
 » & lui payer ma dette « !

Je repris ma montre avec un senti-
 ment de vénération , comme un talis-
 man qui me forceroit , toute la vie ,
 à la vertu. Si jamais je foiblissois , je
 n'aurois qu'à regarder la montre de
 Bernard ; & malheur à moi si je la re-
 gardois sans émotion ! Alors je serois
 perdu sans ressource.

CHAPITRE VIII.

L'ADOPTION.

J'Avois aussi trouvé dans mes poches la bourse que d'Arseil y avoit mise. Elle contenoit un peu plus de trois louis. C'étoit deux fois ce que valoit la montre de Bernard ; mais j'y fus deux mille fois moins sensible. C'étoit le résultat de la générosité de plusieurs. J'avois été humilié , quoique mes bons camarades n'y eussent sûrement pas mis cette morgue , qui souvent dans le monde froisse le cœur de l'infortuné obligé de demander des secours. Oh non ! bien au contraire ; les paroles consolantes de l'amitié avoient accompagné leurs dons : mais combien

ils étoient encore restés loin du respectable Bernard !

Cependant cette bourse m'étoit d'autant plus précieuse , qu'elle me mettoit à même de reconnoître les bontés de la vieille. Je ne m'attendois pas qu'elle se fâcherait de la proposition. Jamais je ne pus lui faire rien accepter.

» Pardi ! v'là queuqu'chose d'beau que
 » vos trois louis. Et qui est-ce qui
 » vous achètera des chemises ? Qu
 » est-ce qui vous achètera des mou
 » choirs , des bas , des souliers ? Ma
 » heureusement ça ne peut pas être
 » moi. Je n'ai pas un sou de rente
 » Tout mon bien , c'est mon rouet
 » & tout est si cher à présent ! Et on
 » paie si peu le travail des pauvres gens
 » Mais quoique ça , on peut empêcher
 » un brave enfant de coucher dans la
 » rue , d'y périr de froid & de ma
 » ladie. On en est quitte pour travailler
 davantage

» davantage. Gn'y a qu'à passer deux
 » ou trois nuits ; tout ça s'arrange :
 » mais ce n'est pas de même pour
 » avoir tout ce qui vous manque.
 » Ainsi gardez votre petit trésor :
 » quand vous vous porterez bien ,
 » nous irons acheter ce qui vous est
 » nécessaire. Entendez-vous , mon cher
 » enfant ? Puisque vous n'avez plus de
 » parens , je vous servirai de mere au-
 » tant que je pourrai «. Je lui sau-
 » tai au cou , en lui disant que , dès ce
 » moment , & toujours , je lui donneroie
 » ce titre. » Hélas « ! ajouta-t-elle en
 » essuyant ses yeux éraillés , » j'ai eu
 » une fille , un gendre , un petit-fils
 » qui ne seroit que de quatre ans
 » plus âgé que vous. Ils ont tous péri
 » dans une maison ouïse que le feu a
 » pris. J'ai espéré long-temps que ce
 » pauvre innocent avoit été sauvé ,
 » parce qu'on ne l'avoit pas trouvé avec

» les autres morts : mais il faut bien
 » que Dieu ait voulu l'appeller à lui ;
 » v'là quinze ans de passés de depuis
 » çt'année là , qu'a été bien malheu-
 » reuse pour moi ; car c'est dans le
 » même temps que çte pauvre Jus-
 » tine est tombée dans l'état où vous
 » la voyez «.

Je voulus profiter de l'occasion pour
 en demander la cause. Ma bonne mere
 me répondit que c'étoit le secret de sa
 filleule ; qu'elle ne pouvoit pas me le
 dire ; que d'ailleurs j'étois trop jeune.

CHAPITRE IX.

LE CABINET.

E LLE fut interrompue par le retour de Justine. » Eh bien « ! lui dit-elle. --- » Hélas « ! répondit celle-ci. Son hélas ! n'étoit ordinairement accompagné que d'un soupir. Cette fois , il fut suivi d'un torrent de larmes ; & ce fut au milieu des sanglots qu'elle ajouta : » Je n'ai vu personne. --- » Est-il possible « ? dit la vieille , pauvre Justine » ! Elle quitta son rouet , pour aller s'asseoir auprès d'elle ; & , lui prenant les deux mains : » pauvre Justine « ! répéta-t-elle , » la journée » a dû te paroître bien longue ! mais » prends patience , ma chere enfant ; » demain tu les verras sûrement ».

Malheureusement la prédiction de la

mere Simplet ne s'accomplit pas. Le lendemain , le surlendemain , encore , son » Eh bien « ! ne fut de même répondu que par un » Hélas ! je n'ai » vu personne «. Et toujours des torrens de larmes , & toujours des sanglots déchirans. Pendant ces trois jours Justine refusa toute nourriture. Elle rapporta , chaque soir , le peu qu'elle avoit emporté le matin... Je crois même que , pendant tout ce temps , elle ne se coucha que la troisième nuit. Elle s'étoit affoiblie au point , qu'à peine pouvoit-elle se lever. Cependant elle voulut encore sortir. En vain nous y opposâmes-nous. » Ce n'est que » là « , répondit-elle à sa marraine , » que je peux espérer de souffrir » moins «.

Tout ce que celle-ci put obtenir , ce fut que j'accompagnerois Justine. (J'étois alors rétabli. Elle arriva avec

une peine infinie au lieu de la destina-
 tion. C'étoit à un troisieme étage ,
 un cabinet qui avoit tout au plus six
 piés en quarré. Il y avoit , en tout ,
 deux chaises , & une petite boîte dans
 laquelle Justine , dès que nous entrâ-
 mes , s'empressa de ferrer des lettres
 qui étoient éparpillées sur l'une des
 deux chaises. Le soir , je sus de ma
 bonne mere que , depuis près de quinze
 ans , Justine passoit toutes ses jour-
 nées dans ce cabinet , qui se trouvoit ha-
 bitable par les plus grands froids , par-
 ce qu'un des côtés étoit formé de
 tuyaux de cheminée continuellement
 échauffés. Elle tricotoit là quelques
 paires de bas que sa marraine alloit
 vendre.

Dès que Justine eut ferré les lettres ,
 elle me donna une des deux chaises ,
 prit l'autre , se plaça tout contre la
 fenêtré , & fixa , sans les plus détour-

ner, ses yeux sur la maison en face de celle où nous étions. Je fis comme elle, à l'immobilité près.

Deux heures s'étoient écoulées dans la même attitude, dans le plus profond silence, lorsque me prenant la main, & me la serrant : » Je souffre » moins « , me dit-elle. Je l'en félicitai. Mais elle ne m'écoutoit pas. Un objet captivoit toute son attention : c'étoit, dans l'autre maison, un jeune homme qui dessinoit près de la fenêtre. Quelques instans après, un homme d'un certain âge vint le regarder travailler. Justine me serra la main de nouveau, & la portant contre son cœur : » Je ne souffre plus, non, » plus du tout « . Ses yeux s'étoient animés autant que leur abattement le permettoit ; & je vis l'apparence du sourire se dessiner sur ses joues.

Tant que ces deux personnes reste-

rent contre les fenêtres , les yeux de Justine ne les quitterent pas un seul instant. Quand on fut en allé : --

» Ah ! je suis bien , tout-à-fait bien
 » à présent. Nous pouvons retourner
 » auprès de ma bonne marraine. Allons
 » vite la tranquilliser «.

En allant , elle m'avoit conduit par toutes sortes de détours , de passages , d'allées de traverses. Elle prit , pour revenir , une route du même genre , mais tout-à-fait différente ; de maniere qu'il m'auroit été bien difficile de retrouver l'endroit , si je l'eusse voulu. Elle y joignit la priere la plus instante de ne point chercher à savoir où je l'avois menée. Ce n'étoit sûrement pas mon intention. Un secret surpris est un véritable vol que l'honnête homme ne se permet pas.

CHAPITRE X.

LA DÉVOTE.

» **M**ais dites-moi donc , ma bonne
» mere , pourquoi mettez-vous tou-
» jours sous votre rouet ce jupon
» plié en quatre ? --- Il le faut bien ,
» mon cher enfant. La Dame qui loge
» ici dessous prétend que le bruit de
» mon rouet l'incommode. Elle occu-
» pe un grand appartement : moi je
» n'ai que cette petite chambre ; il
» est de l'intérêt du propriétaire de la
» préférer : il m'a menacé de me
» donner congé , si la Dame se plai-
» gnoit. Notre sort à nous autres pau-
» vres , est d'être sacrifiés aux capri-
» ces des riches. Que voulez-vous y
» faire , mon cher enfant ? Le monde

» est comme ça ; nous ne le change-
 » rons pas. La volonté de Dieu soit
 » faite «.

Quand je rencontrerai de ces préten-
 dus philosophes , dont le stoïcisme ne
 tient pas contre la plus petite contra-
 riété , je les enverrai à l'école de la
 mere Simplet. Je crois qu'il faudra
 bien plus encore les y envoyer , s'il se
 présente quelque occasion de rendre
 service à ceux qui leur auront fait
 sentir le poids de la supériorité.

La Dame qui abusoit de la sienne sur
 la mere Simplet , au point de la gêner
 dans le seul moyen qu'elle eût de
 gagner sa vie ; cette même Dame
 tombe dangereusement malade ; & sa
 maladie , d'un genre pestilential , éloi-
 gne d'elle tout le monde. La bonne
 vieille apprend qu'elle est presque
 abandonnée : elle court offrir ses servi-
 ces. Tous les soins qu'elle lui rendit

furent ceux de la sensibilité la plus vraie. Un seul être parut vouloir lutter quelque temps avec elle , c'étoit un Abbé ; mais à force de fureter , il aperçut un testament... qui n'étoit pas à son profit. Il lui survint tout de suite une si grande quantité d'affaires , qu'il ne lui fut plus possible de venir que de loin en loin... tant que le danger dura. Ses visites redevinrent fréquentes , dès qu'il fut décidé que la malade en reviendrait.

On croit sans doute que la Dame convalescente va ouvrir sa bourse à la mere Simplet , & la récompenser généreusement. Point du tout : elle la paie beaucoup moins qu'une garde ordinaire , parce que , dit-elle , on n'étoit pas allé la chercher , & puis on a les pauvres de la Paroisse , pour lesquels M. l'Abbé prêche tant ! La vieille , qui n'avoit écouté que son bon cœur , & qui n'auroit même rien accepté , si elle n'eût pas été si pau-

vre , fut contente de ce qu'on lui donna. Pour moi , je revenois d'autant moins de mon étonnement , que tout chez la Dame annonçoit une personne pieuse. Les murs étoient couverts d'images de Saints ; la bibliotheque ne contenoit que des livres sacrés ; au chevet du lit pendoit un gros chapelet accroché à un bénitier ; à côté étoit un prié-Dieu , avec tous ses accessoires ; & le premier usage que la Dame fit de sa santé , fut d'y faire des stations aussi longues que ses forces le lui permettoient.

C'étoit sur-tout dans son grand fauteuil qu'elle étoit édifiante. Vêtue d'un linge blanc comme la neige , enterrée dans plusieurs couffins , le regard calme , le sourire de la satisfaction , un cou aussi blanc que son linge , & dont l'éclat est encore relevé par un large collier noir , auquel pend une croix de cristal ; entre ses mains , un joli chapelet de corail ;

l'air du recueillement dans les momens de silence ; & , dans les autres , des dissertations sur les vertus chrétiennes , avec un ton si pénétré , d'un style si rempli d'onction , qu'un jour ma bonne mere crut pouvoir en espérer la guérison de Justine.

» Oui , ma bonne Dame « , disoit-elle , » je vous l'amenerai. Elle vous » racontera elle-même... , parce que , » moi , elle m'a recommandé le secret. Tout ce que je peux vous dire , » c'est que depuis quinze ans elle est » dans cet état ; que c'est une foible » blessée d'amour «...

» Une foiblesse d'amour « ! dit la dévote. » Et vous osez me proposer !... » à moi !... Le ciel la punit ; c'est bien » fait. Gardez-vous de jamais l'amener » ici ; sa présence souilleroit ma demeure «.

La pauvre Simplet , toute déconcertée ,
gardoit

gardoit le silence. Elle entend Justine qui rentre. Elle remonte bien vite. Je la suis, tremblant que la dévoté n'eût affoibli sa compassion pour Justine... Pardon, ma bonne mere, pardon de cette injure. Je devois mieux connoître la bonté de votre cœur. Je crois même qu'au contraire votre » Eh bien « ! fut encore prononcé plus affectueusement qu'à l'ordinaire. Justine étoit aussi plus contente, ou plutôt moins triste. Elle les avoit vus tous les deux, & presque pendant toute la journée. Les » tant mieux « ! de la vieille étoient d'une expression !... Encore une fois, pardon, ma bonne mere, de l'injure que je vous ai faite.

CHAPITRE XI.

QUI N'ÉTONNERA QUE LES NOVICES.

CETTE anecdote augmenta, comme on le pense bien, l'espece de vénération qu'elle m'avoit inspirée, & diminua d'autant la bonne opinion que j'avois d'abord prise de la dévote.

Cependant je continuoïs d'aller chez cette dernière, qui paroïsoit prendre à mon salut l'intérêt le plus vif. Elle avoit une trentaine d'années; j'en avois quinze. Chaque jour lui rendoit de son embonpoint & de sa fraîcheur. Elle me prêchoit avec un ton si persuasif! Son regard étoit si pieux! Le son de sa voix si angélique! Je trouvois tant de plaisir à contempler sa croix de cristal, dont le ruban étoit d'une

longueur si heureuse !... Mais je n'étois pas le seul qui rendisse des hommages à cette croix-là. Un jour, la Dame m'avoit chargé d'arranger sa bibliothèque. J'y étois, depuis longtemps, occupé à lire une espece de roman mystique. Elle m'avoit apparemment oublié, lorsque l'Abbé vint lui rendre visite. Ce qu'ils se dirent paroïsoit intéressant : mais ils parloient bas, j'étois un peu éloigné ; je ne pouvois que voir au travers d'une porte vitrée ; & je vis qu'il baisoit bien dévotement la croix que j'avois si souvent contemplée. Ses baisers étoient tellement multipliés, que la croix ne pouvoit y suffire, & qu'ils se répandoient partout. L'œil cassard de l'Abbé, l'œil pieux de la Dame, devinrent brillans. Le teint plombé de l'un s'anima ; la pâleur que l'autre avoit conservée de sa maladie disparut. Leur dévotion alla

jusqu'à l'extase , & je dus présumer que le ciel s'étoit ouvert pour eux par anticipation.

Je vis ensuite la Dame venir vers le cabinet où j'étois ; j'ignore pour quoi. Il y avoit dans ce cabinet des livres , des sucreries , des liqueurs confortatives. Je n'eus que le temps de m'asseoir & de fermer les yeux , pour faire semblant de dormir , persuadé qu'un profane s'attire toujours l'indignation des initiés , quand il pénètre leurs mystères.

La Dame se retira tout de suite sur la pointe du pied , fermant la porte tout doucement. L'Abbé s'en alla de même avec précaution. Quelques instans après , la Dame vint m'éveiller ; mais elle lut , je crois , dans mes yeux qu'ils n'avoient pas toujours été fermés.

Le même jour , elle partit pour la campagne. Quelques jours après , on

déménagea son appartement ; j'observai même que l'on ne se servit pas de voituriers du quartier , sans doute pour dépayser les curieux,

CHAPITRE XII.

LA LECTURE.

MA bonne santé alloit en augmentant , ma bourse en diminuant , je commençois à m'inquiéter. La mere Simplet se souvint d'un homme qui écrivoit les plus belles choses sur la bienfaisance. En allant vendre son fil & les bas tricotés par Justine , elle en avoit entendu parler au marchand , qui raffo-
loit des écrits de cet auteur. Je me trou-
vai même un jour , avec elle , à la lec-
ture d'un passage qui faisoit pleurer le
mari , la femme , les enfans ; pour ma
bonne mere , elle étoit si attendrie ,
qu'elle fut tentée d'en vouloir à un
mendiant qui vint interrompre la lec-
ture , & dont le marchand ne put se

défaire, parce que l'un espéroit vaincre la dureté par l'importunité, & que l'autre espéroit triompher de l'importunité par la dureté.

Si la vente de ma bonne mere eût été faite, la lecture n'auroit été interrompue que le temps qu'il auroit fallu à sa main pour aller de sa poche au reste de chapeau que tendoit ce pauvre homme. Pour moi, il me restoit si peu de chose ! & j'espérois toujours que le marchand qui étoit riche, & que la lecture avoit fait pleurer, finiroit par donner, lorsqu'au contraire, poussant ce malheureux par les épaules : « Laissez-nous », lui dit-il très-durement, » est-là l'heure de venir importer » tuner « ?

--- » Ta montre », dis-je en moi-même, n'est pas d'accord avec celle » de Bernard. La sienne marque tous » jours le moment de la bienfaisance.

» Oh ! bon Bernard ! mon cœur ne cess-
 » sera jamais d'être d'accord avec elle ,
 » & quelque peu qui me reste , ce pau-
 » vre homme n'aura pas en vain sollicité
 » ma pitié « .

CHAPITRE XIII.

M. AGATHOGRAPHE.

IL n'avoit sûrement pas une montre meilleure que celle du marchand , cet auteur d'écrits sur la bienfaisance , chez lequel la mere Simplet me conduisit. Ses sourcils rapprochés par l'habitude de la mauvaise humeur , son regard repoussant , tout son air m'intimida à un point !... Le ton sec dont il nous demanda ce que nous voulions , n'étoit pas propre à me rassurer. Si j'avois été seul , il auroit bientôt su que ce que j'aurois voulu eût été de m'en aller plus vite que je n'étois venu ; mais ma bonne mere prit sur elle de lui raconter mon histoire. Le desir de l'intéresser en ma faveur la rendit un peu

bavarde : cependant l'attention qu'il lui prêta fut dans une telle proportion , qu'il auroit fallu qu'elle en eût dit encore davantage pour qu'à la fin il en eût entendu assez.

» Qu'est-ce que tout cela me fait « !
dit-il , quand elle eut cessé de parler.
--- » Monsieur , c'est votre ouvrage
» que je viens d'entendre lire... qui
» m'a inspiré la confiance , l'espérance...
(Son front se déridant un peu :) ---
» Ah ! ah ! Eh bien ! qu'en avez-vous
» entendu dire ? --- Rien , Monsieur «.
(Son front reprenant son premier caractère :) » Comment , rien ? C'étoit
» donc chez quelque sot ? --- Je ne
» fais pas , Monsieur. C'est dans une
» maison où cela nous a tous fait pleurer.
» --- A la bonne heure «. (En s'épanouissant autant que sa figure le permettoit :) » Que ne disiez-vous cela tout
» de suite. Je savois bien , moi... S'il y

» avoit beaucoup d'ouvrages comme ce-
 » lui-là , on pourroit en espérer l'amé-
 » lioration de la génération présente ».

--- » Dieu le veuille , « dis-je tout
 bas : » mais le pauvre de tantôt n'y
 » a encore rien gagné ; & moi , je
 » n'y gagnerai sûrement pas davan-
 » tage ».

Grace à l'amour-propre , je me
 trompois. Le portrait de ma situation
 n'avoit donné que de l'humeur : la
 flatterie de la mere Simplet attaqua
 la fibre sensible.

Il me demanda si j'étois en état de
 copier. Sur ma réponse affirmative , il
 me donna tout de suite un de ses
 manuscrits à transcrire. Il est vrai que
 ce fut à un prix auquel il auroit été
 impossible de trouver un autre que
 moi. N'importe : la crainte du besoin ,
 le desir de n'être plus à charge à ma
 bonne mere... J'acceptai avec joie.

Dès que nous fûmes rentrés , j'ajustai un vieux volet. A l'aide d'une chaise & de quelques cordes pour le porter d'un côté , & moyennant l'appui de la fenêtre pour le soutenir de l'autre , me voilà avec un bureau , copiant du matin au soir des ouvrages dans lesquels la bienfaisance se montrait sous toutes les formes imaginables. La cause des malheureux y étoit défendue avec une énergie !... Les bienfaits du riche étoient sollicités pour eux avec une chaleur !... Souvent des sorties foudroyantes contre ces êtres insensibles qui voient sans émotion les larmes du besoin. Quelquefois des tableaux enchanteurs du plaisir que l'on goûte à soulager l'infortune...

Tout en écrivant ces belles choses , je gagnois à peine de quoi soutenir bien chérivement mon existence ; tandis que celui qui les prêchoit vivoit dans l'abondance ,

bondance , grace à plusieurs pensions
 qui lui avoient été données par des
 personnes vraiment sensibles & persua-
 dées sans doute que l'enrichir , c'étoit
 le mettre à même d'exercer cette bien-
 faisance qui lui sembloit si chere.

CHAPITRE XIV.

LES DEUX AUTEURS.

UN jour que je sortois de chez M. Agathographe , ayant sous mon bras un assez gros paquet de manuscrits , je rencontraï au bas de l'escalier un jeune homme mis simplement , même avec une certaine mesquinerie , mais dont il diminuoit l'effet par le peu d'attention qu'il paroïssoit y faire ; car l'air humilié de l'homme mal vêtu double le tort de ses habits.

» Voilà « , dit-il , en regardant mon paquet , » une belle provision de bien-
» faisance. --- Oui , ici « , lui répondis-je en montrant les papiers ; puis lui faisant remarquer mon vêtement déla-

bré : --- » Mais vous voyez bien que
 « cela ne s'étend pas au-delà ». Cette
 réponse amena une conversation sur le
 peu que l'on me donnoit pour mon
 travail, sur l'espece d'homme qui m'em-
 ployoit, &c. &c. La conversation fut
 suivie d'une liaison, qui bientôt devint
 assez intime.

Le jeune homme étoit auteur com-
 me M. Agathographe, & habitoit dans
 la même maison ; mais ils ne se ressem-
 bloient qu'en cela.

L'un logeoit au quatrieme étage ; l'autre
 au premier.

M. Agathographe avoit un appartement
 superbe ; grand feu l'hiver, des persien-
 nes l'été ; enfin toutes les commodi-
 tés de la vie. Le logement du jeune
 homme se borñoit à une petite cham-
 bre, dans laquelle il avoit toujours
 pour compagnon l'un des trente-deux
 vents. Une pile de brochures entassées

ans ordre parodioit la superbe bibliothèque de M. Agathographe ; & pour parodier aussi son grand laquais , le jeune homme avoit , suivant son expression , un jokei à deux sous par jour. C'étoit un Savoyard qui , moyennant cette petite rétribution , venoit , tous les matins , prendre ses ordres plus ponctuellement , qu'un coureur ou un chasseur payé fort cher ne vient prendre ceux de son maître.

Mais si , dans tout ce que donne la fortune , l'avantage étoit du côté de M. Agathographe , le jeune homme le regagnoit bien sur le reste,

La véritable insouciance philosophique , au lieu du tracas continu des cabales.

Une liberté entière dans ses actions comme dans ses écrits , au lieu de sacrifices à faire aux gens à encenser.

Un cœur excellent , sans affiche de

bienfaisance , valant bien mieux pour lui , pour les autres , que tout ce jargon d'humanité auquel le cœur de M. Agathographe ne participoit point. Aussi l'humour de l'un étoit-elle constamment gaie , tandis que celle de l'autre avoit toujours cette teinte sombre que donne le mécontentement de la conscience.

Celui-ci , toujours occupé de fortune & de réputation , n'écrivoit que dans l'avenir , & consumoit sa vie à échafauder des volumes , pour arriver à la célébrité. Celui-là , aussi peu empressé de s'enrichir que de se faire un nom , n'écrivant que par l'impulsion du plaisir qu'il y trouvoit , laissoit couler de sa plume des bagatelles qu'il envoyoit couvrir le monde , comme des enfans perdus. Par conséquent point de prôneurs ; mais point de détracteurs.

Enfin , M. Agathographe , qui avoit des sens , mais que ses écrits obli-

geoient à une espee d'hypocrisie brûloit tristement son encens aux pieds d'une bégueule surannée , tandis que le jeune homme cueilloit gaiement , franchement , avec une grisette charmante , les roses printanieres du plaisir.

Quoique nous ayons été très-liés , je n'ai jamais connu sa fortune. Le plus souvent il avoit fort peu d'argent , quelquefois un peu plus , d'autres fois point du tout. Je le savois même très-exactement , parce que pendant le peu de temps que je l'ai fréquenté , dès qu'il étoit en argent , il venoit toujours me chercher pour aller dîner avec lui , ici ou là , suivant la hausse ou la baisse de ses fonds.

Tantôt chez les restaurateurs. Cette taciturnité anglaise , qui va si mal aux Français... l'ennui venoit gâter tous les mets.

Tantôt aux tables d'hôtes d'un bon

prix. Des politiques affomans , des frondeurs atrabilaires , des discoureurs intarissables , de vieux habitués mal-honnêtes en proportion de leur ancienneté... Nous en sortions mécontents du dîner & des dîneurs.

Le plus souvent à de moindres tables. Un bruit ! une grossièreté !... Nous nous dépêchions.

Enfin nous découvrîmes un traiteur chez lequel se réunissoient beaucoup de jeunes artistes.

CHAPITRE XV.

LES JEUNES ARTISTES.

S'IL y a au monde une classe gaie, c'est celle-là. Espiegles comme des écoliers , parce qu'ils sont encore assez jeunes ; plus ingénieux dans leurs espiègleries , parce qu'à l'avantage de pouvoir de même réunir la malice de plusieurs , ils joignent celui d'être un peu plus âgés , & de s'occuper d'un genre de travail qui , exigeant de l'imagination , rend leur cerveau plus capable de fermenter ; on les voit aller avec empressement à leurs ateliers , parce qu'ils espèrent y trouver le plaisir à côté de l'étude ; y travailler gaiement , parce qu'ils ne sont pas , comme ces

pauvres écoliers , sous la ridicule &
 barbare férule du pédantisme ; en re-
 venir plus gaiement encore , parce
 que les dispositions joyeuses de chacun
 se sont accrues par celles de tous les
 autres , & que de ce concours il s'est
 formé le tout le plus gai , dont cha-
 cun emporte encore sa part , quand
 on se quitte. Concurrans sans être ri-
 vaux , de l'émulation sans envie , des
 efforts pour se surpasser réciproque-
 ment , mais point de cabales pour se
 nuire , des critiques folles , des carica-
 tures qui amusent , au lieu de ces sa-
 tyres ameres qui déchirent celui qui
 en est l'objet , annoncent dans l'au-
 teur un cœur flétri , & n'amusent que
 les méchans.

CHAPITRE XVI.

LES CHARLATANS.

A Peine commençois-je à connoître cette intéressante classe de jeunes gens, que je fus obligé de la perdre de vue ; mon ami fut appelé en province par un oncle très-riche , dont il n'avoit jamais pu obtenir le plus léger secours , mais qui , sentant sa fin approcher , n'ayant que lui d'héritier , & ne pouvant emporter sa fortune , vouloit au moins avoir l'air de la lui laisser de bonne grace.

» Vous voyez « , me dit-il en recevant cette nouvelle , » encore un charlatan «.

Cette remarque faisoit suite à des observations précédentes.

Je l'avois trouvé s'amusant à regarder un escamoteur qui , après ses tours de passe-passe , vendoit de l'orviétan , auquel , à l'entendre , la mort même ne résistoit pas. --- » Comment ! vous vous amusez à écouter un charlatan ! --- » Ma foi ! celui-ci n'a que le tort d'être sur le pavé , au lieu d'être dans un bel appartement ; d'opérer devant le peuple en sabots , au lieu d'opérer devant le peuple en talons rouges. Vous voyez ces imprimés qu'il distribue. Eh bien ! je vais vous en montrer le pendant... ». Il avoit sorti de sa poche un prospectus bien emphatique , contenant les plus belles promesses du monde , dont pas une n'avoit été tenue. Il y avoit joint l'annonce d'un cours public , auquel il m'avoit conduit sur le champ. Un homme qui se démenoit beaucoup , délayant sa matière pour remplir la séance , entortillant ses phrases , & les surchargeant d'un jargon technique , pour masquer son

aridité , étonnant ainsi quelques petites
maîtresses & quelques élégans , dont l'at-
tention ne se fixoit que par intervalles sur
des choses devenues ridicules à force d'être
tre mises à leur portée , de manière qu'au
total l'un avoit beaucoup parlé , & disoit
bien peu , les autres beaucoup entendu
& rien appris. --- » Eh bien « , m'avoit-il
dit en sortant , » vous le voyez : pas d'au-
» tre différence que du pavé à la cham-
» bre. On va parler du démonstrateur
» dans les salons , de l'escamoteur dans
» les greniers... Tenez ; voyez-vous ce
» homme plier sous le poids d'une masse
» de papier imprimé ? C'est le nouveau
» ouvrage du Docteur Néothème. Escu-
» lape lui-même se croiroit un sot en le
» lisant. Eh bien ! le Docteur en équi-
» page guérit comme le charlatan à pied.
» La seule différence , c'est qu'il fait de
» plus grosses dupes... Cette quantité de
» voitures qui embarrassent la rue , c'est
» qu'il

» qu'il y a chez le Comte de N. lecture
 » de la piece de M. R. que l'on va repré-
 » senter incessamment aux Français. Le
 » Comte se donne l'air d'un Mécene , &
 » fera le compere à la représentation.
 » L'auteur s'affûre une cabale , parce
 » qu'ici l'on va admirer , & que l'a-
 » mour-propre impose la loi de soute-
 » nir envers & contre tous , ce qu'il a
 » applaudi une fois... Je crois que M. R.
 » n'est pas moins charlatan que les au-
 » tres.

» Et , en parlant de pieces de théâtre ,
 » combien y en a-t-il à présent qui sont
 » un pur charlatanisme , & dont les ma-
 » chines font tout le succès ! Un jour ,
 » on conduisit à l'une de ces pieces mo-
 » dernes un sourd & un aveugle. *Ah !*
 » *que c'est beau !* disoit celui qui n'avoit
 » rien entendu. *Ah ! que c'est bête !* di-
 » soit celui qui avoit entendu sans voir.
 » Et la manie de ces persécutions qui,

» le plus souvent , n'existent pas même
 » dans la tête de celui qui prétend en
 » être l'objet , mais qui rendent intéré-
 » fant.

» Et ces discussions littéraires ou sa-
 » vantes , dans lesquelles on se jette à
 » corps perdu , sans intérêt pour la chose,
 » mais afin de fixer l'attention sur soi.

» Et

» Enfin , cette lettre de mon oncle ,
 » croyez-vous que ce soit un accès de
 » tendresse pour moi ? Point du tout :
 » c'est un calcul. Il aime mieux avoir
 » auprès de lui un neveu qui le soignera ,
 » que d'autres collatéraux qui le ruine-
 » ront ; & , puisqu'il n'a pu être aimé ,
 » il veut au moins être regretté : cela
 » lui rendra le passage moins pénible.
 » Pour moi , j'y perdrai peut-être. Je

» suis bien à présent , & je vais m'expo-
 » ser à fournir une nouvelle preuve

» Que le mieux fort souvent est l'ennemi du
 » bien. «

Il s'est trouvé n'avoir prédit que trop vrai. La succession de l'oncle l'a engagé dans des procès , dont jamais il ne verra la fin , & qui ont entièrement changé son humeur.

J'avois continué de copier les œuvres philanthropiques de M. Agathographe. Quand mon jeune auteur m'avoit fait perdre une partie de la journée , je la retrouvais aux dépens de la nuit. Lorsqu'il fut parti , je repris mon travail avec assiduité ; & , en le forçant , je vivois assez passablement. J'étois même assez content, lorsque la mere Simplet vint à tomber malade. J'avois trouvé en elle les bontés

d'une mere : je lui rendis tous les soins du fils le plus tendre. Justine me secondoit, autant qu'il lui étoit possible : mais sa marraine , qui savoit que Justine auroit été bientôt plus malade qu'elle , si elle avoit changé sa marche , ne lui permit de la soigner que le matin & le soir. Cela me força de suspendre mes copies , & me brouilla avec mon prêcheur de bienfaisance , parce qu'il lui importoit peu que *cette vieille* fût malade ou non , & qu'il étoit *fort désagréable* de voir ainsi l'impression de son ouvrage retardée par ma faute.

CHAPITRE XVII.

LE BON PRÊTRE.

MA bonne mere alloit mieux ; cela me consola : mais la suspension de son travail , la cessation du mien , nous mirent bientôt dans la plus grande détresse. Nous en étions à notre dernier pain de quatre livres , lorsque Justine rentra , le soir , accompagnée d'un ecclésiastique , dont le vêtement délabré annonçoit la misère , mais dont l'air inspiroit le respect.

Dès que la mere Simplet l'aperçut :
 — » Eh ! mon Dieu ! c'est notre ancien
 » Vicaire ! c'est M. Francir ! « (Ils s'em-
 brassèrent bien cordialement.) — » Par
 » quel hasard , par quel bonheur vous
 » v'là-t-il donc ici ? A propos , que je
 » vous fasse compliment. On m'a dit que

» vous aviez la cure du village. — Je l'a
 » eue , ma pauvre Simplet : mais je ne
 » l'ai plus ; je n'ai plus rien ! — Com-
 » ment donc cela ? — On a disputé ma
 » nomination : il a fallu céder. On n'a
 » pas même voulu me rendre ma place
 » de Vicaire ; & il m'a fallu quitter ces
 » braves gens , que j'aimois comme s'ils
 » eussent été mes enfans. « Une larme
 vint sur sa paupière. La mere Simplet
 prit son mouchoir , l'essuya... — » C'est
 » à eux à pleurer : ils ont perdu un vrai
 » pere. Et que faites-vous à présent ? —
 » Je cherche à me placer d'une manière
 » quelconque ; car je ne possède rien.
 » — Pardi ! comment auriez-vous pu
 » amasser quelque chose ? Tout ce que
 » vous aviez appartenait aux pauvres du
 » village ! Mais est-ce que vous n'avez
 » pas au moins quelque petite pension ?
 » — Rien du tout , ma pauvre Simplet ;
 » rien ; & , s'il n'y avoit pas une provi-

» dence , dont les bontés me rassurent ,
 » je serois à l'instant de mourir de faim.
 » — Mon bon Dieu ! qu'est-ce que j'ap-
 » prends-là ? Et encore moi qui , dans ce
 » moment... Mais ça ne fait rien. Parta-
 » geons toujours ce qui me reste. De-
 » main , je me remettrai à l'ouvrage , &
 » Dieu pourvoira à tout. « En même
 temps , elle alla chercher le pain. --- » Je
 » suis encore le plus riche « , dit le bon
 Prêtre en souriant ; » ainsi c'est à moi à
 » offrir : voilà quatre livres douze sous
 » qui me restent. Economisons-les , &
 » laissons à la Providence le soin de l'a-
 » venir. --- Non , mon bon Pasteur ,
 » je ne souffrirai jamais... --- Quoi donc ?
 » est-ce que ma bonne amie Simplet ne
 » m'aimeroit plus ? --- Oh ! mon Dieu !
 » tout au contraire. --- Prouvez-le-moi
 » donc , ma chere Simplet... «. Il n'y
 eut pas moyen de résister ; & ces quatre
 livres douze sous , joints aux produits de

ses messes , nous sustentèrent tous pendant une douzaine de jours.

Au bout de ce temps , nous reçûmes , au moment où nous l'attendions lui-même , une lettre par laquelle il nous mandoit qu'il n'avoit que le temps de nous informer de son départ pour la campagne , où il comptoit rester deux jours. Il y alloit avec quelque espérance , & nous exhortoit à ne pas nous décourager , parce que la providence veilloit sur ses moindres créatures. Il joignoit à ses exhortations le produit de sa messe du jour.

Ce foible secours fut bientôt consommé. Le bon prêtre resta trois fois plus de temps qu'il ne l'avoit annoncé ; la santé de ma bonne mere ne lui avoit pas permis de se remettre à son rouet , comme elle l'avoit espéré ; Justine n'avoit plus d'ouvrage à vendre. Nous nous trouvâmes de nouveau dans une si grande détresse , que la montre de Bernard devenoit notre unique ressource.

CHAPITRE XVIII.

LES DEUX RENCONTRES.

CE fut alors seulement que le désespoir s'empara de moi. J'aurois donné de mon sang plutôt que de me séparer de cette chère montre. Cependant ma bonne mere Simplet , encore malade , manquoit de tout : l'intéressante Justine..... moi-même je sentoís l'aiguillon de la faim... Je sortis pour réfléchir , & probablement pour me décider. Je me trouvais , sans y penser , sous les arbres du cours. Je fus tiré de l'espece d'anéantissement où j'étois , par le bruit de deux chaînes de montre chargées de breloques. Je reconnus dans le jeune homme qui les portoit un de mes anciens condisciples. Un mouvement d'habitude me fit ôter

mon chapeau. » Qui est-ce donc qui vous
 » salue là ? « dit une dame qui étoit
 avec lui. La réponse à cette question fut
 un » Ma foi, je n'en fais rien ; « & la
 réponse à mon salut fut un de ces signes
 de chapeau qui , après le haussement d'é-
 paules dont ils sont accompagnés , veu-
 lent dire que l'on ne fait qu'obéir à l'u-
 sage , suivant lequel tout salut doit être
 rendu. Il y ajouta un certain regard qui
 disoit très-expressivement : » Nous avons
 » pu être camarades : mais il y a plus
 » de deux ans ; & , depuis ce temps ,
 » les choses sont bien changées. «

Sûrement elles l'étoient beaucoup. Ce
 même jeune homme étoit du nombre de
 ceux dont les parens se gênent pour leur
 donner une éducation ; & j'avois , dans
 bien de parties de plaisirs , suppléé à la
 modicité de sa bourse. Mais il avoit une
 sœur si jolie ! une mere si peu scrupu-
 leuse !

Eh ! qu'est c'qu'à m'fait à moi ,
Quand je chante & quand je bois ?

C'étoit deux semestriers qui , le havre-
sur le dos , le sabre sous le bras , che-
minoient en chantant ce joyeux refrain.

L'un d'eux s'arrête , m'envisage , & s'é-
lançant tout-à-coup dans mes bras : » Eh !
c'est Monsieur Blançay ! « Quelle fut
ma surprise , ma joie , en reconnoissant
le bon Bernard !

Elles sont toujours bien vives , bien dé-
licieuses les sensations que l'on éprouve
en retrouvant l'homme généreux dont on
connoît par expérience la délicate bonté !
Mais , dans la position où je me trouvois ,
au comble de la détresse , le cœur froissé
d'une humiliation toute récente , se trou-
ver tout-à-coup dans les bras d'un être
bienfaisant !... Non , il n'y a point de
mots pour rendre une situation pareille.
Je pressois Bernard contre mon sein ; je
l'étreignois dans mes bras. Je voulois par-

ler ; point d'expressions. Je voulois le regarder , les larmes trop abondantes m'en me le permettoient pas. Je pris sa montre ; je la plaçai sur mon cœur ; & après un long silence : — » Depuis trois jours » je manque de tout , absolument de » tout ; & je ne m'en suis pas défait. » Je l'ai conservée... --- J'espère que ce » n'est pas pour me la rendre , « reprit vivement Bernard. --- » Je n'y pensois pas « , lui répondis-je. » Plutôt que de » m'en défaire , j'avois résisté à tous les » besoins , parce que le premier pour » moi étoit de la garder. «

Bernard s'élança de nouveau dans mes bras.

CHAPITRE XIX.

LE COMBAT.

EH! dis donc , dis donc , « lui cria son camarade , » est-ce que c'est ta main-tresse que tu rencontres là , sous des habits d'homme ? En tout cas , le déguisement n'est pas galant. Elle est bien mal entretenue , ton amazonne ! «
 -- » Sans-Regret « , dit Bernard ,
 » vas-tu commencer tes mauvaises plaisanteries ? Tu es toujours le même quand tu as bu. «

--- » Ah ! tu te fâches ! Est-ce que j'aurais deviné ? Est-ce que Monsieur seroit Mademoiselle ? Tiens , depuis notre Sans-Souci , que tout le régiment a pris si long-temps pour un homme , excepté not'Sergent , je crois voir des

» femmes par-tout. Allons , dis - moi
 » tout franchement ce qu'il en est. «

--- » Je ne te répondrai pas , « lui dit
 Bernard , » le vin de la dernière halte ne
 » te permettroit pas de m'entendre. «

— » Qu'appelles-tu ? le vin ?... Tu ne
 » me répondras pas !... Il convient bien
 » à un des plus jeunes du régiment,... à
 » un blanc-bec. «

Le mot n'étoit pas fini , que les deux
 épées étoient tirées ; & j'eus à peine le
 temps de m'en appercevoir , que Sans-
 Regret avoit déjà reçu un coup à la main.

CHAPITRE XX.

LE RACCOMMODEMENT.

» **E**N as-tu assez ? « lui dit Bernard.

--- » Et toi ? «

--- » Moi ! ma foi , c'est parce que tu
» Pas voulu. «

--- » Je n'ai que ce que j'ai cherché.
» Embrassons-nous ; & allons faire la
» paix. Amene ton ami , mâle ou fem elle
» c'est moi qui régale. «

--- » J'y consens ; mais à condition
» que tu seras sobre. «

--- » Je te réponds de me contenter
» d'un demi-setier. «

--- » Allons donc. «

Ce que je venois d'entendre m'avoit
surpris à un point que je ne saurois dire.
La rapidité avec laquelle j'avois vu la que-

relle s'élever , le combat se livrer , le raccommodement se faire ; tout cela étoit si nouveau pour moi , me paroissoit si extraordinaire , que j'étois resté là , comme un terme , doutant si je veillois.

» Allons donc , not'camarade , « me dit Sans-Regret. » Ah ça , point de rancune. Je suis comm'ça , moi , un mauvais chien , quand j'ai bu : mais au fond , je suis bon comme une muntion. Demandez à Bernard. V'là déjà six coups d'épée qu'il me donne , & j'avois toujours tort. Mais c'est égal ; on est comme ça , que voulez-vous y faire ? «

Nous étions déjà dans un des cabarets des Champs-Élysées. Bernard avoit demandé de l'eau-de-vie pour panser la main de Sans-Regret , qui , alléché par l'odeur de la liqueur , vouloit absolument la boire. Tantôt il s'emparoit de la compresse , tantôt il escamotoit le verre. C'étoit la

caricature de Tantale au milieu des eaux.
 Enfin sa main fut pansée ; mais il fut long-
 temps à la regarder , à la flairer. » Sar-
 » pebleu ! dit-il , si pareille chose m'étoit
 » arrivée à mon entrée au régiment ,
 » mon nom de guerre ne seroit pas Sans-
 » Regret ; car j'en aurois eu diablement,
 » qu'une liqueur aussi précieuse eût été
 » bue comme ça par des chiffons. «

On nous servit. Bernard me raconta
 qu'au sortir du College il étoit allé s'en-
 gager ; que l'amitié de ses camarades &
 les bontés de ses officiers lui rendoient
 son sort assez agréable...

» Cela est vrai , « dit Sans-Regret.
 » Jamais il ne cherche , mais on le trou-
 » ve toujours. Il donne un coup de
 » lame comme un coup de chapeau ;
 » boit noblement , sans jamais se griser ,
 » & gagne de l'argent comme un maltô-
 » tier. Nous sommes dans une petite
 » ville de Champagne où ils sont tous si

» bêtes ! Ce n'est pas qu'ils auroient
 » de l'esprit , que ce luron-là leur en re-
 » montreroit encore , da : mais c'est
 » égal ; c'est toujours plus commode.
 » Il leur enseigne le latin , l'ostographe ,
 » la jogrefie , que fais-je moi ? Tant y
 » a qu'y gagne plus d'écus que je ne bois
 » de bouteilles de vin. A ta santé , cama-
 » rade. «

Bernard me pria de lui raconter mon
 histoire. Je n'allai pas loin sans être in-
 terrompu par les exclamations de Sans-
 Regret contre les Religieux qui m'avoient
 si durement chassé de chez eux. --- » Les
 » maudits pénaillons ! « disoit-il. » Ne
 » mettra-t-on jamais le régiment à dis-
 » crétion dans quelque'un de leurs Cou-
 » vens ? Comme je vous menerois tous
 » ces soldats de Saint Ignace ! «

Lorsque j'en fus à l'anecdote du Pré-
 dicateur : --- » Et vous n'avez pas dit à
 » ce gueux-là qu'il étoit un... --- Laisse-

» le donc parler , « lui dit Bernard. M
me laissa aller jusqu'à l'histoire de la
vicille. — » Bravo ! bravo ! où est-elle
» cette bonne sempiternelle ? que je
» l'embrasse. C'est ça une femme res-
» pectable ! «

Mais lorsque j'en fus à la montre
de Bernard trouvée dans ma poche ,
voilà Sans-Regret qui , se jetant au
travers de la table pour lui sauter au
cou : --- » Sarpebleu ! mon ami. Je sa-
» vois bien que t'avois un bon cœur ,
» un cœur de Roi : mais v'là qui passe
» encore tout ce que j'en croyois.
» Tiens , si t'avois une grande mere ,
» je dirois qu'r'es le petit-fils de la
» bonne sempiternelle. Vos deux cœurs
» ont été fondus dans le même moule ;
» & malheureusement gn'y en a guere
» de ces moules-là ; mais c'est égal.
» Buons à ta santé , à la sienne... Eh !
» mais dis donc ; il n'y a plus rien

» dans mon demi-setier. --- Eh bien !
» tu ne boiras plus. --- Allons , ca-
» marade , défais-toi seulement d'un
» demi-verre en ma faveur. -- Pas
» seulement d'une goutte. --- Tu es
» bien terrible. Mais faut en passer
» par où tu veux. Après tout ce que
» je viens d'entendre , je te respecte
» trop pour ne pas t'obéir. a

CHAPITRE XXI.

NOUVEAU BIENFAIT DE BERNARD.

ENFIN j'achevai mon histoire. Le tableau des trois derniers jours passés dans la plus affreuse détresse serra le cœur du bon Bernard. Il tenoit une de mes mains qu'il pressoit dans les siennes, me regardoit avec l'air d'avoir une grâce à me demander & de craindre un refus. » Mon cher ami ! mon cher camarade ! Vous venez d'entendre que j'ai gagné beaucoup d'argent à la garnison. J'en ai bien plus qu'il ne m'en faut..... Bien ! « dit Sans-Regret. » Comment ! (en me regardant). » je crois que vous balancez ? Mort de ma vie ! Si vous lui faisiez l'affront

» de refuser !... Jeune homme , quand
 » des gens comme Bernard veulent quel-
 » que chose , il n'y a pas à répliquer. «
 Celui-ci tenoit sa bourse à la main. Sans-
 Regret s'en empare. ---- » Allons , ca-
 » marade ; comment ~~veux-tu~~ parta-
 » ger ? ---- Par moitié , « dit-il. --- » Au
 » moins , « repris-je , » souffrez que je
 » modere... --- Paix , jeune homme ,
 » Bernard l'a dit. N'a-t-il donc pas
 » cette garnison de Champagne , qui
 » est sa vache à lait ? Et puis , il est tout
 » seul , lui ; au lieu que vous avez
 » cette pauvre Justine & cette bonne
 » vieille..... Tenez ; je me reproche
 » que nous vous ayions retenu si long-
 » temps. Courez vite les consoler , &
 » revenez nous voir..... C'est que je
 » n'fais pas encore où nous logerons.
 » Mais c'est égal. Revenez ici demain à
 » pareille heure. C'est moi qui régale.
 » Allons , c'est dit. Bon soir. «

Il ne me donna que le temps d'embrasser Bernard. Il me prit par la main, me la secoua si rudement, qu'il manqua de perdre l'équilibre; puis, me mettant tout franchement à la porte: — » Au revoir, jeune homme; & dites à la » bonne sempiternelle que Sans-Regret » l'aime de toute son ame. «

Je m'arrachai d'auprès de Bernard avec bien de la peine: mais, quand je l'eus une fois quitté, je ne fis qu'une course jusque chez ma bonne mere. J'arrivai avec un pain, des provisions.»--C'est Bernard! Je » l'ai rencontré... C'est lui!... ma chere! » ma bonne mere! mangez vite.... Non, » non; doucement au contraire, pour » que cela ne vous fasse pas de mal..... » Buvez d'abord; & vous, ma chere » Justine, tenez. «

Elles étoient toutes deux immobiles sur leurs chaises, tenant les deux verres que je leur avois donnés.

Enfin , quand elles furent revenues de leur étonnement , quand je fus assez tranquille pour m'exprimer avec suite , je leur racontai ce qui m'étoit arrivé. La mere Simplet m'interrompoit à chaque instant par des — » Mon Dieu ! le brave » garçon ! ... L'excellent cœur ! ... Ce » bon Bernard !..... Je voudrois bien le » voir , l'embrasser..... Oh ! il aura tou- » jours sa part dans mes prieres !.... » Oui , je prierai bien qu'il ne se batte » plus.... Ces militaires , comme c'est » terrible !... Car ce Sans-Regret , il » est bon à sa maniere..... Eh bien ! » il s'exposoit pourtant à tuer Bernard... » Je ne fais en vérité pas comment le » bon Dieu permet qu'il y ait des sol- » dats & de ivrognes..... C'est » que ce vin , ça vous monte à la » tête !..... «

Il entroit bien pour quelque chose dans tout ce bavardage. Après une longue

que diette , la tête de la mere Simplet s'étoit prise aisément. Cependant cela ne l'empêcha pas de se souvenir du bon Prêtre Franchir ; & nous regrettâmes tous bien vivement qu'il ne fût pas là pour partager avec lui. Il vint le lendemain à la pointe du jour. Il entra d'un air tout rayonnant de joie :

» Eh bien ! mes amis , n'avois-je pas
 » raison de dire que le ciel pourvoit
 » toujours à tout ? J'ai une chapelle de
 » château à desservir pour le reste de
 » la belle saison. Je me suis fait don-
 » ner d'avance une partie de ce que
 » l'on m'a promis , & je viens partager
 » avec vous. «

En disant cela , il nous offroit deux écus de fix livres.

Je lui montrai nos provisions , l'argent que Bernard m'avoit donné. Ce bon Prêtre fit bien autant d'exclamations que la mere Simplet. Il n'étoit pas

moins empressée qu'elle de connoître Bernard ; mais il falloit qu'il retournât tout de suite au château , d'où il ne s'étoit échappé que pour nous apporter ses deux écus. Ce brave homme avoit marché , toute la nuit , par une pluie affreuse. L'activité de la bienfaisance ne lui avoit permis de calculer ni la distance ni la fatigue.

CHAPITRE XXII.

LA GRAND' MERE.

L'APRE'S-MIDI, je fus exact au rendez-vous que Sans-Regret m'avoit donné. Je l'y trouvai ayant déjà le verre en main. Bernard se fit attendre ; & nous commencions à nous impatienter , lorsqu'il arriva tout essoufflé , nous donnant pour raison de son retard , qu'il venoit de retrouver sa grand'mere..... » A l'autre , « dit Sans-Regret , » à cause de » c' que j'ai dit hier , voilà qu'il va nous » en craquer une. Est-ce qu'une grand'mere se trouve comme ça , comme » un accident ? Est-ce que t'as écrit sur » le front que t'es le petit-fils de celle-ci plutôt que de celle-là ?

— » Non pas sur le front , « dit Ber-
 » nard ; mais ces trois lentilles sous
 » l'oreille ; cet autre signe sur la poi-
 » trine..... Ecoutez-moi. J'entre dans
 » une boutique pour acheter du tabac :
 » une vieille femme y étoit ; je la re-
 » garde : je lui trouve une physiono-
 » mie qui inspiroit le respect & annon-
 » çoit la bonté. Je la fixe avec intérêt.
 » Elle me fixe de même. Elle apperçoit
 » les trois lentilles. — *Pardon , mon*
 » *cher Monsieur... mais auriez-vous en-*
 » *core quelques signes sur le corps ?* —
 » *Oui , Madame. — Sur la poitrine ?*
 » — *Oui , Madame. — Une groseille ?*
 » — *Précisément. — Oh ! mon Dieu !*
 » *mon Sauveur ! feroit-il possible ?*
 » *Avez-vous encore vos parens ? — Hé-*
 » *las ! ma chere Dame , quand je les*
 » *ai perdus , j'étois bien jeune. Je me*
 » *souviens seulement que le feu prit à*
 » *notre maison , que j'en fus enlevé ja*

ne fais comment , & que , quelques
mois après , l'inconnu qui m'avoit
sauvé la vie , m'a placé dans un col-
lege , où je n'ai plus entendu parler
de lui.

» Je n'avois pas encore fini , qu'elle
m'avoit déjà donné je ne fais com-
bien de baisers , en me nommant son
cher fils.

— » Ma foi « dit Sans-Regret ,
fais-tu bien que tu me persuades ,
» Et pourquoi ne l'avoir pas amenée ?
» C'est un affront que tu me fais !
» puisque c'est moi..... Mais c'est
égal. Qu'en as-tu fait de ta nou-
» velle grand'mere ? Que j'aïlle la cher-
» cher.

— » Je l'ai laissée à la porte d'une
» Eglise , où elle est allée remercier le
» Ciel de m'avoir retrouvé.

— » Eh bien ! tiens : voilà qui nous fiche
» une bonne leçon. Profitons-en ; &

» valons quelque chose au moins une
 » fois dans la vie. Nous sommes dans
 » ces troupes autant de chenapans
 » qui reçoivent les bienfaits du Ciel
 » comme si de rien n'étoit. Mes amis,
 » achevons çte bouteille-là ; ensuite al-
 » lons faire une petite faction dans la
 » premiere Eglise qui se trouvera sur
 » notre chemin ; & puis nous ferons
 » notre vrai goûter chez la grand'mere
 » à Bernard. Voilà qu'est dit , n'est-ce
 » pas ? «

Pendant tout ce bavardage de Sans-
 Regret , j'avois comparé le récit de Ber-
 nard avec ce que la bonne mere Simplet
 m'avoit dit un jour du sort de sa famille.
 Je demande à Bernard le nom..... Quelle
 est notre joie , lorsque nous nous as-
 surons que c'est cette même respectable
 femme à qui je dois la vie ! C'étoit Sans-
 Regret qu'il étoit plaisant de voir , nous
 regardant , ne pouvant concevoir des

hasards aussi singuliers. --- » Sarpebleu ! «
 dit-il , » si je n'étois pas bien sûr que
 » toute ma famille est *ad patres*, je ne dé-
 » sespérerois pas que cette bonne sempi-
 » ternelle ne fût quelque'une de mes tan-
 » tes. Je disois bien , hier , que Bernard
 » étoit digne d'être le petit-fils de çte
 » grand'mere-là. Mais partons. Et nous
 » partîmes. «

C H A P I T R E XXIII.

L A P R I E R E.

ALA premiere Eglise , Sans-Regret ne manqua pas à ce qu'il avoit promis. Nous entrâmes. En vérité , dans tout autre endroit , j'aurois ri de son air gauche.

Sa main toute entiere baignée dans le bénitier ; son embarras ; sa mine d'ivrogne à laquelle il tâchoit de donner un air décent ; son œil de sacripan qu'il vouloit forcer d'exprimer la contrition ; la roideur avec laquelle il se mit à genoux ; son sabre à plat sur le pavé ; son chapeau par-dessus ; ses mains jointes sur sa poitrine :

» Mon bon Dieu , « dit-il à demi-

« dix , » je ne suis pas seulement digne
de te prier ; je suis un trop grand
vaurien pour ça , je le fais bien ; &
il faut que tu sois aussi bon que tu l'es,
pour ne m'avoir pas encore exterminé :
mais c'est égal. Permets-moi seulement
de t'en remercier , ainsi que
du bonheur de Bernard.

« Camarade , » en s'adressant à moi ,
auriez-vous quelque livre d'*oremus* ?
car je n'en ai jamais su. »

En sortant , il apperçut un tronc pour
les vieillards : il y mit toute sa mon-
noie. Nous fîmes comme lui. A la por-
te , une vieille femme , soutenue sur des
béquilles , étendit une main estropiée.

« Va trouver ton Curé » , lui dit Sans-
Regret ; « nous avons mis toute notre
monnoie dans le tronc. --- Hélas ! »
répondit la femme. -- » Comment ! hé-
las ! » reprit Sans-Regret. » Est-ce
que cela ne seroit pas distribué en

» toute justice ? Si je le croyois , je
 » rentrerois tous de suite pour ficher le
 » trône en déroute. --- Il vaut mieux
 » croire , « lui dis-je , » que l'on n'y
 » met pas assez. --- A la bonne heure
 » Demain , je repasserai par ici , &
 » j'aurai de la monnoie ; entendez-vous
 » la bonne ? «



CHAPITRE XXIV.

FAISANT SUITE AU VINGT-DEUXIEME.

JE ne peindrai pas la joie de la bonne mere Simplet , lorsqu'elle nous vit arriver , & qu'elle sut que son petit-fils étoit ce même Bernard qui m'avoit obligé si noblement. Elle couroit de ses bras dans les miens ; elle nous nommoit ses deux enfans.... -- » Et moi donc , « dit Sans-Regret , » est-ce que je n'aurai pas » ma part de tout cela ? Allons , embrassez-moi comme eux ; car je veux être aussi de la famille. Je sais bien que , e ne lui fais pas là un grand cadeau : » mais c'est égal. Pour ce qui est du » bon cœur , je mérite d'en être , & » mille bombes m'écrasent plutôt... (Il

accompagna l'expression , d'un grand coup de plat de sabre sur la table , qui fit trembler la mere Simplet.) » Ah !
 » pardon , ma bonne mere ; mais tenez
 » C'est que je jure d vous aimer tous
 » jours comme si j'étois votre fils. Al
 » lons , notre mere , que j vous embrasse
 » se ; & dites-moi vite où l'on vend le
 » meilleur vin du quartier «.

On le lui enseigna. Il y courut , & revint avec tout ce qu'il falloit pour une collation. A force de le surveiller , il fut assez sobre ; & , quand nous nous séparâmes , il avoit encore sa raison.

Le soir , Justine rentra moins triste qu'à l'ordinaire. --- » Je les ai vus tous
 » deux , & pendant toute la journée. --
 » Et moi , j'ai retrouvé mon petit-fils.
 » C'est ce même Bernard. Il étoit en
 » core là tout-à-l'heure. « Quand elle eut raconté l'anecdote en détail : ---
 » Hélas ! « dit Justine , n'y aura-t-il
 » donc

» donc que moi !..... « Elle en auroit
dit davantage si je n'avois pas été là.
» --- Prends courage , mon enfant « ,
lui dit la mere Simplet. » Il ne faut ja-
» mais se défier de la bonté du Ciel. Tu
» le vois ; c'est au moment où l'on y
» compte le moins..... «.

CHAPITRE XXV.

JULIE.

ELLE fut interrompue par quelqu'un qui frappa à la porte. C'étoit la femme-de-chambre d'une jeune personne qui avoit remplacé la dévote dans son appartement. Julie , ainsi se nommoit la maîtresse , partageoit la fortune d'un certain commandeur de Sermeuil. Cependant on auroit commis une injustice en la classant parmi ce que l'on appelle ordinairement femmes entretenues.

Orpheline dans un âge assez tendre , son infortune avoit touché M. de Sermeuil , & l'avoit décidé à l'adopter. Cette belle rose s'étoit épanouie sous ses yeux. Il auroit fallu être plus qu'un Stoïcien pour ne pas être tenté de la cueillir ; &

les vœux qu'il avoit prononcés ne lui laissent pas la possibilité de se marier. Il avoit résisté long-temps : mais enfin...

Julie avoit pris la reconnoissance pour un autre sentiment ; & la lecture de certains ouvrages l'ayant trop affranchie des préjugés , elle avoit trouvé tout simple de faire le bonheur de l'homme à qui elle devoit le sien. Il ne lui avoit pas paru plus extraordinaire de partager sa fortune , parce qu'ayant en elle le germe de la bienfaisance , elle auroit partagé de même , si elle avoit été la plus riche. Du reste , la conduite la plus décente & la réunion d'une foule de bonnes qualités , qui garantissoient qu'elle n'auroit jamais été coupable , si elle s'étoit seulement doutée qu'elle le fût. Pour peu qu'on la connût , on étoit convaincu que ses torts n'étoient que ceux des circonstances , sur-tout de ces ouvrages prétendus philosophiques qui , en

voulant extirper les préjugés utiles , ne mettent à leur place que des erreurs dangereuses , & qui , en décidant à braver l'opinion , égarent tous les jours une infinité d'êtres , que les qualités de leur cœurs destinoient à la pratique des vertus. Mais , avant de connoître Julie , on la jugeoit sur l'apparence ; & la visite de sa femme-de-chambre nous trouva assez mal prévenus. La délicatesse de la mere Simplet en fut blessée. Justine étoit toute effarouchée. Cependant la mine ouverte de la soubrette les eut bientôt ramenées en sa faveur.

La mere Simplet ayant été forcée d'employer à des raccommodages le jupon qu'elle mettoit sous son rouet , le bruit qu'elle avoit fait le matin , en reprenant son travail , avoit incommodé Julie. Elle envoyoit la prier de ne pas filer avant dix heures : mais , comme il n'étoit pas juste qu'elle souffrît de cette complaisance ,

elle lui faisoit offrir un dédommagement ; & Lisbeth , (c'est le nom de la suivante) voulut donner tout de suite , pour le premier mois , quatre ou cinq fois plus que ne valoit l'ouvrage dont sa maîtresse demandoit le sacrifice. La mere Simplet ne voulut jamais recevoir que précisément ce qu'elle manqueroit de gagner en commençant ses journées qu'à dix heures.

Cela fut offert d'une maniere si franche , si ronde , si contrastante avec la façon dont la dévote en avoit agi autrefois pour le même objet : Lisbeth avoit l'air si engageant ! On se sentit bientôt aussi rapproché d'elle , que l'on en avoit d'abord paru éloigné. On la fit asseoir ; elle resta une demi-heure à bavarder , & l'on se quitta les meilleurs amis du monde. — » Quel dommage « , disoit la mere Simplet , » que cela soit perdu dans le » péché ! Mais avec le cœur si bon , on

» ne peut pas manquer de se convertir,
 » tôt ou tard. Le ciel leur en fasse la
 » grace « !

Les rencontres fréquentes que le voisinage occasionne , nous eurent bientôt liés avec Lisbeth , & ensuite avec sa maîtresse , qui , étant toute simple , toute aimante , commença par nous prévenir en sa faveur , & finit par nous inspirer le plus tendre attachement.

L'austérité des principes de la mere Simplet avoit d'abord été un obstacle ; mais elle avoit le pressentiment d'une conversion prochaine. Il y avoit encore la grande disproportion de fortune ; mais avec Julie , on n'y pensoit seulement pas. Quoiqu'elle fût toujours mise avec la plus grande élégance , couverte de rubans , de diamans , de plumes , en un mot , de tous ces colifichets qui humilient , qui éloignent le pauvre , elle étoit si bonne , si naturellement bonne , qu'on ne

voit que sa bonté. Une fois entr'autres , je fus témoin d'un tableau !...

Julie avoit gagné la confiance de la mere Simplet , au point que celle-ci , oubliant l'emportement de la dévote , lorsqu'elle lui avoit dit que les maux de Justine avoient l'amour pour cause..... pressée d'ailleurs par ce ton de véritable intérêt qui dictoit les questions de Julie , elle lui fit la même confidence.

» L'amour ! Pauvre fille ! « Et tout de suite montant chez la mere Simplet , pour s'occuper de Justine... Vous eussiez vu l'élégante Julie , d'autant plus parée , qu'elle alloit , le même soir , au bal , vous l'eussiez vue dans le plus pauvre des réduits , sur un siege vermoulu , ayant d'un côté la bonne vieille , de l'autre , Justine , toutes deux sous les livrées de la pauvreté , leur tenant les mains , embrassant Justine , la plaignant , la consolant , l'encourageant , ayant même la dé-

licateſſe... La délicateſſe vis-à-vis du pauvre ! O Julie ! c'eſt peut-être la plus rare des vertus. Oui , elle eut la délicateſſe de ne pas inſiſter pour ſavoir l'hiſtoire de Juſtine , qui ſouffroit déjà de ce qu'il étoit échappé à ſa marraine de dire que l'amour étoit la cauſe de ſes maux.

Le lendemain , Julie fit apporter chez ma bonne mere quelques meubles , une tapiſſerie ; & elle recommanda à Liſbeth de ſe charger déſormais de faire la cantine que Juſtine emportoit chaque jour dans ſa retraite.

CHAPITRE XXVI.

CONDUITE QUI SERA PEU IMITÉE.

DÉJÀ Julie avoit lu dans son cœur. Ce que M. de Sermeuil lui inspiroit, elle ne croyoit plus que ce fût de l'amour. Ce sentiment, elle commençoit à le connoître, à l'éprouver pour le jeune d'Arleville.

Ce jeune homme, lancé, depuis quelques mois, dans le tourbillon, se trouvoit livré à d'aimables libertins, qui travailloient de tout leur pouvoir à le pervertir. N'ayant pas encore pu attaquer le fond, ils avoient au moins altéré la surface; & d'Arleville, avec la plus belle ame, avoit déjà tous les ridicules de ceux qui n'ont que des vices. Il avoit rencontré Julie dans une fête que le com-

mandeur avoit donnée. Il s'étoit mis au rang de ses adorateurs , l'avoit , comme les autres , étourdie de ces hommages que l'impertinence peut seule se permettre d'offrir , & que la sottise peut seule agréer. Aussi Julie ne les écoutoit-elle que comme un bruit vague qui se perdoit dans l'air. Cependant , à travers le papillorage , le pitoyable jargon que d'Arleville avoit adopté , elle avoit démêlé un homme honnête que l'on trompoit , qui sacrifioit à la manie d'imiter de mauvais modeles , les avantages qu'il avoit reçus de la nature. Cette découverte avoit été suivie du desir de le sauver des travers auxquels il étoit sur le point de se livrer ; & cet intérêt que , dès le premier moment , elle avoit éprouvé pour lui , étoit devenu plus vif à mesure qu'elle avoit mieux connu l'excellence de son cœur. D'Arleville , de son côté , sentoit s'accroître chaque jour le sentiment que ,

la première vue, elle lui avoit inspiré.
 D'abord courtisan empressé d'une jolie
 femme, ensuite écolier docile d'un guide
 aimable, bientôt ami tendre d'une aussi
 tendre amie, enfin amant passionné, il
 obtint l'aveu du retour dont son amour
 étoit payé; mais tout de suite après, Ju-
 lie alla trouver le commandeur, pour
 lui déclarer, qu'entraînée vers un autre
 par un penchant invincible, elle renon-
 çoit à ses bienfaits, &c. &c.

D'Arleville ne fut point prévenu de
 cette démarche. Ce fut pendant le temps
 même qu'elle s'effectua qu'il en fut in-
 formé par une lettre que Julie avoit
 confiée chez elle pour lui être remise, &
 dont il fit part à Lisbeth & à moi.... Les
 hommes sont naturellement confians, & le
 sont d'autant plus, qu'ils sont plus vive-
 ment affectés.

Je ne répéterai point ses exclamations
 de surprise, d'admiration, d'amour.....

Elles ne furent interrompues que par l'arrivée de Julie. A peine a-t-elle paru qu'il est déjà dans ses bras : elle s'est élancée dans les siens avec la même rapidité. -- » Mon ami ! je suis libre. Je suis » à toi , à toi pour la vie. Le commandeur a pris la chose en philosophe ; » me voilà maîtresse de moi-même. Reçois-en pour preuve , pour garantie l'expression que je donne à ce baiser.

D'Arleville fut long-temps sans pouvoir rien dire. Des larmes..... ces larmes si délicieuses que fait répandre l'ivresse du bonheur , étoient son seul langage. -- » O » toi « , lui dit-il enfin , » toi , qui » pour ton amant , renonces à toutes les » jouissances du luxe ! toi , qui as le courage de sacrifier tout à mon bonheur » à notre amour ! femme adorable » reçois le serment que je fais de » plus exister que pour toi , mais pour » mets à ton amant de t'offrir.... --

rête

» rêtez , d'Arleville. Vous m'outrageriez
 » si vous en disiez davantage. La démar-
 » che que je viens de faire seroit une
 » inconséquence , si elle n'étoit pas le
 » résultat d'un parti bien décidé : elle
 » seroit indigne de moi , si elle me con-
 » duisoit à vous causer la moindre dé-
 » pense. Il faudroit ou prendre sur la
 » pension que vous font vos parens ,
 » & qui vous suffit à peine pour pa-
 » roître dans le monde comme vous le
 » devez , ou vous mettre dans le cas de
 » faire des dettes. En voilà plus qu'il
 » n'en faut pour m'imposer la loi de
 » tout refuser. J'ai calculé. Je puis vi-
 » vre avec le produit de mes bijoux &
 » de mes meubles. Je le puis même d'au-
 » tant mieux, que, sachant travailler, je
 » ferai tout ce dont j'aurai besoin , &
 » qu'avec cette ressource , l'entretien
 » d'une femme modeste coûte peu de
 » chose. ~~Que~~ m'importe d'être chargée

» de tout l'attirail de la coquetterie , ou
 » d'être sous le costume simple & frais
 » d'une grisette , si tu m'aimes autant
 » d'une maniere que de l'autre ? J'espere
 » même que ton amante , mise avec sim-
 » plicité , avec modestie , te plaira da-
 » vantage qu'avec tous les colifichets d'un
 » luxe ridicule. Des meubles , pour être
 » commodes , n'ont pas besoin d'être ri-
 » ches , & le repos habite plus volontiers
 » sous le modeste baldaquin d'indienne ,
 » qu'entre le damas & les crépines. Ma
 » table , plus frugale , n'en fera que
 » plus saine , & tu préférera , je crois ,
 » aux mets du meilleur cuisinier , ceux
 » que j'aurai apprêtés moi-même.

CHAPITRE XXVII.

LA BONNE SOUBRETTE:

Vous-même ? « dit Lisbeth. » Ah !
ce sera bien moi , ne vous déplaîse.
Monfieur m'avoit déjà lu votre lettre.
J'avois bien entrevu que votre plan
étoit de me renvoyer ; ce que vous ve-
nez de dire me le confirme : mais vous
rayerez cela de vos tablettes , s'il vous
plaît ; car , pour moi , je ne vous quitte
pas , voyez-vous ? «

--- » Je fuis bien fenfible , ma chere
Lisbeth , à cette preuve de ton atta-
chement ; mais je ne fuis plus en
état..... --- De quoi ? de me gar-
der ? Je vais vous prouver que fi.
Vous ne quittez pas votre logement! --

» Non ; il n'est pas assez cher.... -- Vous
 » pouvez me laisser ma chambre ? ---
 » Tant que tu voudras. --- Eh bien !
 » voilà tout ce que je vous demande.
 » Le temps que nous gagnerons par la
 » vie tranquille que vous allez mener ,
 » je l'emploierai à broder ; il me vaudra
 » pour le moins autant que des gages. ---
 » Mais , Lisbeth.... --- Mais , Madame ,
 » vous savez comme je suis entêtée :
 » je n'en démordrai pas. Vraiment oui !
 » je souffrirai que ces jolies petites
 » mains aillent écumer un pot , & tou-
 » cher des oignons ! que ce joli teint
 » aille se griller devant un fourneau !
 » Non pas , Madame , non pas , s'il vous
 » plaît. Allons , invitez bien vite Mon-
 » sieur à dîner pour demain ; il me tarde
 » de lui prouver que je suis assez bonne
 » cuisinière. --- Je n'ai pas besoin de l'in-
 » viter. Il est chez une tendre amie ,
 » qui ne comptera plus de momens

» d'existence que ceux qu'elle passera
» avec lui. «

Un baiser fut le garant de ce qu'elle
disoit ; un baiser en fut aussi le remercie-
ment.

» Voilà qui est au mieux « , dit Lis-
beth , » nous avons été riches jusqu'à ce
» jour : à présent nous allons être heu-
» reux ; car moi , il y a un certain Ber-
» nard.... suffit , suffit. «

CHAPITRE XXVIII.

PLAN DE RE'FORME EXE'CUTE'.

LE dîné qu'elle fit le lendemain étoit modeste , mais excellent : c'étoit un repas de noces ; & , si l'amour en faisoit une fête , il recevoit aussi un nouveau prix du zele & de l'empressement de la nouvelle cuisiniere.

Julie n'avoit pas manqué de se vêtir en grisette. Un déshabillé de petite toile d'une couleur douce ; un de ces bonnets simples que les élégantes réprouvent , parce qu'il est plus aisé de payer des plumes , des rubans , des fleurs & un coiffeur adroit , que de produire de l'effet avec quelques morceaux de gaze modestement arrangés ; un mouchoir de

mouffeline qui destinoit des formes que jusqu'alors la mode avoit ensevelies sous l'apparence menteuse d'une gaze boursofflée ; une tournure leste, un air content, un œil animé..... Précédemment, elle passoit de son cabinet de toilette dans sa salle à manger, nonchalamment appuyée sur la main de quelque merveilleux qui lui donnoit des vapeurs ; cette fois, c'est elle-même qui a mis le couvert, c'est pour son amant..... Si, au milieu de ce qu'elle éprouvoit, il est possible qu'elle ait pensé aux prétendus sacrifices qu'elle venoit de faire, ce n'aura pu être que pour s'applaudir d'avoir échangé des plaisirs factices contre des jouissances réelles.

Peu de jours après, l'appartement changea de face. Les cheminées ne furent plus couvertes de ces riches porcelaines qui, dans la proportion de leur fragilité & de leur prix combinés, sont,

tant qu'elles durent , des sujets d'inquié-
 tude , & des sujets de désolation lors-
 qu'elles viennent à se briser. Plus de ces
 fastueuses superfluités que le pauvre ne
 peut voir éparfes dans les appartemens
 du riche , sans s'écrier : » Hélas ! le prix
 » d'une seule de ces riches bagatelles
 » arracheroit un homme , toute une fa-
 » mille à la misère ! « Une toile de Jouy,
 d'un dessin gai , remplaça le riche , mais
 triste damas. Le noyer , luisant quand
 il est entretenu avec soin , prit la place
 du sombre acajou. Le plaisir s'établit
 dans l'alcove , au lieu du luxe qui
 l'avoit occupée jusqu'alors. Les superbes
 pendules qui décoroient toutes les pieces
 de l'appartement furent supprimées.
 » Qu'ai-je à faire de cette division mé-
 » chanique du temps ? « je n'en compte-
 » rai pas moins sa lenteur ou sa rapidité
 » par l'absence ou par la présence de
 » mon amant. «

CHAPITRE XXIX,

D'APRÈS LEQUEL ON POURRA
CONJECTURER.

UN soir que d'Arleville venoit plus tard qu'à l'ordinaire chez Julie, il se rencontra sur l'escalier avec Justine qui rentroit. A peine l'a-t-elle envisagé, que, jetant un grand cri, elle s'évanouit. Il n'eut que le temps de la recevoir dans ses bras, de la porter chez Julie, où je me trouvai alors. Long-temps nos soins furent inutiles. Enfin elle ouvrit les yeux, promena son regard sur nous tous, l'arrêta sur d'Arleville, qu'elle fixa long-temps dans une immobilité si expressive, que tous nos cœurs étoient serrés ; puis, exhalant un profond soupir, deux rui-

seaux de larmes vinrent inonder ses joues , & baigner les mains de d'Arleville qu'elle tenoit dans les siennes. Tout-à-coup, appercevant la mere Simplet, elle s'élance vers elle, cache son visage sur son sein..... -- Allons-nous-en , ma bonne » marraine , allons-nous-en; je n'y résisterois pas. « Elle sortit.

Nous restâmes tous dans un état que je ne pourrois décrire. D'Arleville surtout éprouvoit un trouble ! un intérêt ! que jamais aucun être ne lui avoit fait éprouver. Il fit l'impossible pour engager la mere Simplet à parler ; mais cela lui étoit défendu plus que jamais.

Depuis ce jour , Justine revint de sa retraite beaucoup plutôt qu'elle n'en revenoit précédemment , & ne manquoit pas , après son dire ordinaire : *J'en ai vu un ; ou , je les ai vus tous les deux ; ou , je n'ai vu personne ;* d'ajouter cette question : *Est-il chez Julie ?*

Ensuite elle se plaçoit sur l'escalier, appuyée sur la rampe, jusqu'à ce qu'elle pût vu arriver ou partir. Dès qu'elle l'avoit vu, elle remontoit chez sa marraine, & la douce mélancolie remplaçoit sur son visage le sombre de la douleur.

» Courage, mon enfant », disoit la bonne Simplet, » il ne faut jamais désespérer de la providence. Voilà déjà un petit amoindrissement dans tes peines. Qui fait ce que le bon Dieu te prépare ? Remercions-le, prions-le ; & espérons tout de sa bonté. «

Julie, d'Arleville & moi, nous nous perdions dans les conjectures. Nous nous arrêtâmes à penser que d'Arleville ressembloit à l'amant que la mort ou l'infidélité avoit enlevé à Justine. Quoi qu'il en soit, on s'applaudissoit de ce que sa vue étoit un allègement à ses peines. On voulut même l'enga-

ger à passer avec lui , chez Julie , une partie des soirées ; mais elle refusa constamment , en disant qu'elle n'y résisteroit pas.

CHAPITRE XXX.

LE SOUFFLET ET LE BAISER.

Bernard & Sans-Regret , qui passoient une partie du temps chez la bonne mere , s'intéressoient aussi beaucoup à Justine. L'un , en la plaignant , avoit la délicatesse de respecter son secret ; l'autre vouloit absolument connoître celui qui avoit trahi cette pauvre fille , pour aller le trouver & le forcer , le sabre à la main , de venir réparer sa faute. — » Mais s'il » est mort ? « disoit Bernard. — » En » ce cas... mais non ; je gagerois qu'il ne » l'est pas. Je ne peux dire sur quoi je » fonde cette idée , mais j'y mettrois mes » oreilles que le coquin n'est pas mort. » Et je ferai ' tant que je saurai où il est. » Et , si je le fais une fois , sarpebleu !

Partie I.

M

» je jure par les charmes de mademoi-
 » selle Lisbeth... « Il va pour désigner du
 geste de quels charmes il veut parler. A
 peine sa main en a-t-elle approché, que
 celle de Lisbeth lui a appliqué le plus
 beau soufflet !... Notre homme s'étoit à
 moitié levé ; il étoit aux trois quarts ivre,
 le soufflet lui fit perdre entièrement l'é-
 quilibre. — » C'est bien fait , « dit-il en
 se relevant ; » j'ai ce que je mérite. D'a-
 » bord & d'un , vous êtes sage , partant
 » respectable pour tout le monde ; en-
 » suite vous l'êtes encore plus pour moi ,
 » puisqu'vous êtes l'amie de cœur de
 » Bernard. Que voulez-vous ? Ce mau-
 » dit vin attaque la raison ; ce diable de
 » fichu qui s'étoit entr'ouvert... Mais
 » c'est égal. Bernard , si je t'ai offensé ,
 » tu n'as qu'à parler : je t'en ferai rai-
 » son. «

— » Monsieur Sans-Regret « , dit
 Lisbeth , » est-ce comme cela que vous
 » réparez vos torts ? «

— » Ah ! mille pardons , mam'selle
 » Lisbeth ; mais n'ayez pas peur. Quoi-
 » que je sois la plus forte lame du ré-
 » giment , je ne fais pas quel empire ce
 » diable de Bernard a sur moi. Son sang
 » froid , la raison qui est toujours toute
 » de son côté , une maniere de respect
 » que j'ai pour lui , & qui fait rentrer
 » toutes mes bottes dans ma manche ,
 » tant y a que quand nous nous battons
 » ensemble , j'suis toujours sûr d'en re-
 » venir avec une saignée ; mais c'est égal :
 » vous avez toujours raison de craindre ,
 » parce que , j'dis , y ne faut qu'un
 » coup malheureux pour enterrer vos
 » projets de mariage ; & , tout au con-
 » traire , j'veux les seconder , voyez-
 » vous ? Mon temps expire l'année pro-
 » chaine. Eh bien ! je m'rengagerai pour
 » finir celui de Bernard. «

» Seroit-il possible ? « dit Lisbeth ,
 en lui sautant au cou. » Mon cher Sans-
 » Regret ! «

» Sarpebleu , « dit celui-ci , » on a
 » bien raison de dire que gn'y a qu'à ga-
 » gner à être bon enfant. Ce baiser que
 » vous venez de me donner... Tenez , ma-
 » demoiselle Lisbeth , ça m'a remué l'a-
 » me comme une victoire ; car , gn'y a
 » pas à dire autrement ; je vous aime
 » plus que vous ne croyez. Vous préfé-
 » rez Bernard ; c'est bien fait : il vaut
 » cent fois mieux que moi ; mais c'est
 » égal ; & je me dédommagerai de ne
 » pas vous avoir , en me rengageant pour
 » que lui puisse vous épouser plutôt. «

CHAPITRE XXXI.

LE TRIN-TRIN.

Bernard voulut l'interrompre. —
» Sarpebleu ! mon camarade , ne viens
» pas mettre ta délicatesse à la traverse
» de ma volonté. C'est arrêté comme ça
» dans ma tête. Tu me ferois dix fai-
» gnées , que je n'en démordrois pas.
» Allons , à ta santé , à celle d'la future.
» A propos , si nous chantions le trin-
» trin ? — Volontiers , « dit Bernard.
» Va pour le trin-trin , « dit la mere
Simpler. » Je parie qu'il faudra faire cho-
» rus , & puis trinquer , & puis boire.
» J'aime ces chansons-là , moi ; pourvu
» que vous ne me fassiez pas plus boiré
» que je n' voudrai , car n'e faut pas se
» griser. Vous entendez bien , monsieur

» Sans-Regret ? — Oh ! que oui ,
 » maman. Je vois bien que vous me con-
 » lez là une leçon sans que ça paroisse
 » mais c'est égal. Vous avez raison , &
 » je serai sobre , je vous le promets
 » Chantons toujours. «

R O N D E.

Dans ce monde on aime le bruit ,
 Mais dans l'espece l'on differe ,
 Et chacun préfere celui
 Qui convient à son caractère ;
 Pour moi qui n'aime que le vin ,
 Un seul bruit flatte mon oreille :
 C'est le trin-trin ; c'est le trin-trin
 De mon verre & de ma bouteille.

Nous répétâmes , tous , les quatre der-
 niers vers , en marquant la mesure & l'in-
 tention du troisieme par le choc de nos
 verres entre eux , tandis que Sans-Regret
 faisoit sa partie avec le sien contre une
 bouteille. Nous en fîmes de même à
 chaque couplet.

I I.

Pastourelles & pastoureaux ,
Aiment entendre le murmure
Et des zéphyrs & des ruisseaux
Qui vont caressant la verdure.

Mais moi , &c.

I I I.

Un orchestre a seul des attraits
Pour l'amateur de la musique.
Les frons , frons , frons de vingt archets ,
Pour lui font un plaisir unique.

Mais moi , &c.

I V.

L'attente d'un billet galant
Occupe-t-elle une fillette ?
Le cœur lui bat quand elle entend
Le pan , pan , pan de la claquette.

Mais moi , &c.

Pour le guerrier , dans les combats ,
Tambours , clairons , artillerie ,
Et des armes tout le fracas :
Voilà la meilleure harmonie.
Mais quand il est dans un festin ,
Un seul bruit flatte son oreille :
C'est le trin , trin ; c'est le trin , trin
De son verre & de sa bouteille.

» Pardi ! voilà qui est bien gai , « dit
la mere Simplet. — » Oui , « dit
Sans-Regret ; » mais ce qui ne l'est pas ,
» c'est que je joue de mon reste. Allons ,
» buvez tous à notre bon voyage ; car
» voilà notre temps expiré. Faut que
» nous rejoignons. «

En effet , ils partirent le surlendemain.
Nous pleurâmes tous en embrassant Ber-
nard. Nous avions formé le projet de le
conduire jusqu'à quelques lieues de Paris :
mais il n'eut pas son exécution ; je fus

retenu par le travail d'une place que j'avois depuis quelques jours. C'étoit celle de secrétaire de M. d'Arleville le pere , que son fils , à la recommandation de Julie , avoit obtenue pour moi.

CHAPITRE XXXII,

OÙ L'ON RETROUVERA QUELQU'UN
QUI ON NE PENSE PLUS.

M. D'Arleville 'étoit d'une naissance obscure ; mais , enrichi par des spéculations heureuses , il avoit voulu s'illustrer par son second mariage. Il y étoit parvenu aux dépens de son bonheur. Une veuve ayant , au lieu de fortune , un nom , des parens puissans.... Quelle fut ma surprise de trouver en elle cette même dévote qui avoit occupé , au-dessous du logement de la mere Simplet , l'appartement devenu depuis celui de Julie & qui l'avoit quitté à la suite de la station avec l'Abbé , dont elle avoit craint avec raison que je n'eusse été témoin

cette crainte se renouvela , quand elle
 vit attaché à M. d'Arleville ; & , si
 vue m'étonna , ma présence ne laissa
 pas de la déconcerter.

« Croyez-vous , » dit-elle assez sèche-
 ment à M. d'Arville , » qu'un aussi jeune
 homme soit de force à être votre se-
 crétaire ? « Je pris la parole pour lui
 dire que je connoissois la foiblesse de
 ses moyens , mais que j'y suppléerois
 tant qu'il seroit en moi par le zele ,
 par l'attachement , & *sur-tout* , ajoutai-
 j'en y mettant le ton convenable , *par*
une discrétion à toute épreuve. Elle sen-
 fut l'application , me loua de cette qua-
 lité *essentielle dans ma place* , & me pro-
 fessa son amitié.....

Elle m'en accorda au moins l'appa-
 rence. M. d'Arleville me donna réelle-
 ment la sienne. J'en eus la preuve dans
 une circonstance bien agréable pour
 moi. La cure de sa terre vint à vaquer.

Nombre de personnes puissantes la sollicitoient pour des protégés. Le desir d'obliger le bon M. Francir , me donna la hardiesse de risquer ma priere au milieu de toutes ces recommandations imposantes. Je l'emportai sur elles ; & ce fut à ce respectable prêtre que la cure fut donnée.

Je n'ai pas besoin de dire combien cela m'attacha à M. d'Arleville. Il m'accordoit d'ailleurs cette considération si puissante sur l'homme sensible. Je n'étois point traité comme un homme payé, mais comme un ami ; & il ne manquoit à mon bonheur que de voir mon bienfaiteur heureux : il s'en falloit de beaucoup qu'il le fût. Il étoit au contraire livré à une tristesse habituelle dont on ignoroit la cause , & que j'attribuois au regret d'avoir uni son sort à une femme dont le caractère étoit si peu analogue au sien. Hautaine comme presque toutes les

les femmes de condition qui épousent des financiers ; intolérante comme toutes les fausses dévotes ; acariâtre au delà de toute expression ; n'ayant pour personne le plus foible attachement , pas même pour M. d'Arleville , qui avoit fait son bonheur , & que tout le monde chérissoit ; ni pour les enfans de sa première femme qui , comme lui , étoient universellement aimés. Sa fille sur-tout..... il n'y avoit qu'une pareille belle-mère qui pût refuser sa tendresse à la fille de M. d'Arleville , à l'aimable Adele.

CHAPITRE XXXIII.

A D E L E.

TOUT en elle annonce un caractère excellent , beaucoup de sensibilité. La physionomie douce , l'air ingénu , l'œil velouté , un son de voix qui va à l'ame... Je ne l'éprouvai que trop pour ma tranquillité ! Dès que j'eus lu dans mon cœur , je voulus fuir : mais il étoit trop tard ; je n'en avois plus la force. Tout ce que je pus obtenir de moi , fut le projet de lui laisser ignorer mon amour.

Je ne tardai pas à m'appercevoir que je n'étois pas le seul qui ressentisse les effets de ses charmes. L'abbé Fallacio , qui dirigeoit la conscience de madame d'Arleville , avant qu'elle portât ce nom

& lorsqu'elle étoit la voisine de la mère Simplet..... On s'attendoit bien de le trouver chez M. d'Arleville. Ceux qui lui ressembloient ne quittent pas prise , quand la fortune de leurs pénitentes s'accroît : mais , après la scène que j'avois vue du cabinet , on ne pouvoit pas imaginer qu'il osât porter ses vues sur la belle-fille de cette même femme..... J'observois avec intérêt. Une foule de petites circonstances éveilla mes soupçons ; le temps ne fit que les fortifier ; Adele les confirma par le soin extrême qu'elle prenoit d'éviter de se trouver seule avec lui.

Le monstre ! quand je voyois son œil cave & faux se promener sur les charmes d'Adele ; lorsque , pour monter un escalier , il osoit lui offrir la main.... heureusement elle la refusoit toujours ; je crois que , si elle l'eût acceptée , je me serois trahi. J'avois déjà tant de peine à me contenir ! sur-tout depuis une scène

où j'avois cru voir que j'inspirois quelque intérêt.

Par suite d'une lecture & d'une dissertation qu'elle avoit amenée , j'en étois venu à dire que la naissance étoit peu de chose , & qu'il n'y avoit de différence réelle entre les hommes que par leurs qualités personnelles. Madame d'Arleville , oubliant les raisons qu'elle avoit de me ménager , n'écoutant que son orgueil blessé , me traita avec une hauteur... que jamais je n'aurois soufferte , si j'avois pu ne pas la souffrir sans m'exposer à être banni de l'endroit où je voyois Adele.

Cette aimable personne leva les yeux au ciel , les reporta sur moi , avec l'air de me dire : » Adele vous plaint. « Puis son fichu soulevé avec plus de force & de lenteur qu'à l'ordinaire : » Ah ! Madame d'Arleville , « dis-je en moi-même , » traitez-moi à présent comme vous

» voudrez. Je souffrirai tout ; oui , tout...
 » mais ne vous en allez donc pas.....
 » Ne me laissez pas seul avec cette char-
 » mante fille ; dans un moment comme
 » celui-ci..... son cœur disposé pour
 » moi ; le mien brûlant pour elle..... «

Madame d'Arleville étoit effectivement partie. Soit excès de colere , soit le reproche de s'être laissé emporter trop loin , elle étoit sortie brusquement , & nous avoit laissés , Adele & moi , aussi déconcertés l'un que l'autre de nous trouver tout-à-coup seuls ensemble. Elle brodoit. Je tenois encore le livre qui avoit amené les réflexions dont l'orgueil de madame d'Arleville avoit été si vivement blessé.... Le livre , comme la broderie , n'étoit que pour la contenance : Adele ne passa pas une soie ; je ne lus pas une seule ligne. Nos yeux occupés à se chercher , à s'éviter..... --- » Ma

» belle-mère, « me dit-elle enfin », vous
 » a traité bien durement « !

J'allois répondre que j'en avois été
 bien dédommagé ; & qui fait où cela
 m'auroit conduit ?

Par bonheur , le jeune d'Arleville en-
 tra. Il me cherchoit pour me dire que
 Julie venoit de recevoir la somme que le
 commandeur lui donnoit précédemment
 à chaque quartier ; qu'en même temps
 on lui avoit dit qu'il y avoit des fonds
 placés à cet effet , & qu'elle en recevroit
 autant à l'échéance de tous les quartiers.
 ---- » Il est clair « , ajouta d'Arleville ,
 » que c'est un trait de M. de Sermeuil.
 » Il est superbe ; nous l'admirons : mais
 » Julie ne doit , ni ne veut accepter ce
 » bienfait. Moi-même , vous jugez bien
 » que je ne voudrois pas voir mon
 » amante enrichie par un autre. Nous
 » avons décidé qu'elle iroit sur le champ
 » le trouver pour lui remettre ses dons.

» Il demeure actuellement à la campa-
 » gne ; & , comme je ne peux pas y al-
 » ler dans ce moment , j'ai compté sur
 » vous , pour accompagner Julie. Il ne
 » faut que deux jours. Mon pere vous
 » les accordera sûrement. «

CHAPITRE XXXIV.

LE VOYAGE.

EN effet il me les accorda ; & je partis avec Julie & Lisbeth dans une voiture publique. La quatrième place étoit occupée par un de ces fastueux personnages , dont la mine éblouit les sots , & repousse les gens raisonnables. Il débuta par prendre le fond , quoiqu'il y eût deux femmes. Il est vrai que l'une n'étoit qu'une foubrette , & que la maîtresse avoit un air si simple ! un ton de si grande bonté en parlant à sa suivante ! tandis que le monsieur avoit une toilette si recherchée ! une coiffure élégante , des odeurs , les doigts garnis de bagues de toutes sortes de formes & de couleurs , deux chaînes chargées de breloques , deux montres enri-

hies qu'il s'empressa de sortir , de faire
 onner... Quelle mal-adresse ! Si l'homme
 riche savoit combien il sacrifie de plaisirs
 la ridicule manie de vouloir éblouir
 par sa richesse , il ne feroit plus un aussi
 tôt marché. Que ce Monsieur n'eût eu
 l'affectation ni dans sa mise , ni dans ses
 manieres , qu'il n'eût pas pris d'autorité
 une place qu'il auroit toujours eue ,
 parce que nous n'aurions pas souffert
 qu'il s'en fût privé pour Lisbeth ; la voi-
 ture n'auroit pas roulé dix minutes , que
 nous nous serions parlé. Des mots vagues
 en auroient amené de plus suivis. La con-
 versation auroit pu finir par être intéres-
 sante ou gaie ; nous aurions rendu ainsi
 notre voyage agréable ; & tout le monde
 y auroit gagné. Au lieu de cela , nous
 cheminâmes dans un silence !... Celui du
 Monsieur sembloit dire : — » Mon
 » Dieu ! que l'on est malheureux de ne
 » point avoir une voiture à soi ! Qu'il est

» désagréable d'avoir une route à faire
 » avec de premiers venus , avec de pe-
 » tites gens qu'il faut supporter pendant
 » je ne sais combien d'heures ! « Notre
 silence à nous disoit aussi clairement,
 que nous ne souffrions pas moins de nous
 trouver avec un tel compagnon de voyage ,
 non pas que son faste nous en imposât ,
 mais parce que , sa présence nous gênant
 pour ce que nous aurions eu à dire entre
 nous , il étoit désagréable de ne pouvoir
 se dédommager de cette gêne par une
 conversation générale.

Nous fîmes ainsi la moitié du chemin.
 On arrêta pour faire rafraîchir les che-
 vaux. Pendant ce temps , nous allâmes
 nous promener dans un parc , qui se
 trouva ouvert. Nous vîmes notre élégant
 suivre Lisbeth , que sa folâtre gaieté con-
 duisoit indistinctement dans toutes les
 allées du parc , s'inquiétant peu si nous
 dirigions notre promenade du même côté.

J'avois déjà cru m'appercevoir dans la voiture qu'il faisoit attention à elle.

Lisbeth avoit l'œil vif, le nez retrouffé, une bouche riante, une physionomie lutine. Trop vive pour avoir un embonpoint excessif, elle n'en avoit pas moins besoin d'un fichu assez ample. Et puis une certaine maniere de l'arranger !... La pudeur étoit satisfaite : mais la curiosité pouvoit aussi l'être, si cependant elle ne desiroit pas trop, & si elle savoit saisir les différens jours que procuroient la variété des attitudes & la vivacité des mouvemens. Le Monsieur n'avoit pas vu impunément cette blancheur de lys, cette immobilité qui résistoit aux plus rudes cahots de la voiture..... Mais il a joint Lisbeth au détour d'une allée ; nous sommes derriere une charmille : voici leur dialogue.

Le M. --- » Savez-vous bien que vous
 » allez d'un train à défier l'homme le
 » plus lesté ? «

L. --- » Trouvez-vous cela , Mon-
» sieur ? «

Le M. --- » Cette autre Dame est vo-
» tre maîtresse , à ce qu'il m'a semblé ? «

L. --- » Pourquoi ? «

Le M. --- » Elle a une soubrette char-
» mante. «

L. --- » Il y a long-temps que les mi-
» roirs me le disent. «

Le M. --- » Et les hommes aussi , sans
» doute ? «

L. --- » Mais , oui. «

Le M. --- » Et l'on n'est pas toujours
» incrédule ? «

L. --- » Vous avez deviné. «

Le M. --- » Charmante ! sur ma foi !
» Comme elle est fraîche ! C'est vérita-
» blement une rose ! « (Il s'approche
pour prendre de certaines libertés. Il est
arrêté par un grand coup d'épingle)

--- » Ah ! la méchante ! comme elle m'a
» piqué ! «

L. --- » Pour que votre comparaison
 » ne fût pas tout-à-fait fautive , il falloit
 » que je ressemblassse à la rose , au moins
 » par les épines. «

Le M. --- » Et vous me raillez encore !
 » Oh ! vous allez me le payer. «

L. --- » Prenez garde à vous. Je me
 » vengerai d'une maniere terrible. «

Le M. --- » Que pouvez-vous me faire
 » de si effrayant ? «

L. --- » Je fourragerai votre coiffure. «

Cette menace fit son effet. Notre fat ,
 tout en disant que cela lui seroit égal ,
 battit en retraite si gauchement , que
 nous ne pûmes retenir un éclat de rire ,
 qui acheva de le déconcerter. Il ne nous
 voyoit pas : mais il se douta bien que
 c'étoit nous. Aussi fit-il semblant de dor-
 mir pendant tout le reste de la route.

CHAPITRE XXXV.

VOILA COMME IL LES FAUDROIT.

NOus arrivâmes enfin à un chemin de traverse qui conduisoit chez M. de Sermeuil , & où il falloit quitter la voiture. Il n'y avoit qu'une lieue à faire : nous l'entreprîmes à pied ; mais nous fîmes l'étourderie de ne pas prendre de guide. Nous nous égarâmes ; la nuit commençoit à se clorre ; & nous commencions à nous inquiéter , lorsqu'enfin nous aperçûmes une lumière , vers laquelle nous dirigeâmes nos pas. Nous y fûmes bientôt arrivés.

Au bruit que nous faisons , un gros chien sortit en aboyant , mais d'un aboyement caressant. Cet animal venoit à nous,

retournoit à la porte , revenoit , retour-
noit , comme pour nous engager à en-
trer. Presqu'aussi-tôt parut une payfanne ,
qui vint nous demander si nous ne nous
étions pas égarés , & qui , sur notre ré-
ponse affirmative , nous invita , du ton le
plus empressé , à venir nous reposer chez
son maître , qui étoit un *phirsolophe*.
Notre scene muette exprima sans doute
la crainte d'être chez un original , pour
ne rien dire de plus ; car la payfanne nous
dit , en parlant avec la plus grande volu-
bilité : --- » Sans doute que vous ne sa-
» vez pas encore c'que c'est qu'un *phir-*
» *solophe*. Ça n'est pas étonnant. Je n'le
» fais , moi , que du depuis que mon
» maître est ici ; mais faut dire que c'est
» la pus belle chose du monde. Un hom-
» me tout simple , tout uni , qui fait tant
» d'bien qu'il peut , qui trouv'bian tout
» c'que font les autres , qui parle au pau-
» vre monde comme à ses pareils , &

» qui, m'est avis, parleroit tout de d'mê.
 » me à un prince ; car , voyez-vous , M.
 » de Sermeuil ne distingue les hommes...
 » — M. de Sermeuil, dites-vous ? —
 » Oui dà. — C'est précisément chez lui
 » que nous venons. --- Oh bian ! vous
 » y v'là tout portés. Il va être bian con-
 » tent , quand il rentrera , d'trouver
 » comm'ça cheux lui deux braves dames
 » & un brave Monsieur d'sa connois-
 » sance. Quand bian même i n'vous con-
 » noît pas , ça seroit encore égal ,
 » voyez-vous. Quand j'dis qu'ça s'roit
 » égal , pas tout-à-fait pourtant. Damé !
 » écoutez donc. Les ceux que l'on con-
 » noît , on doit les recevoir mieux que
 » les autres : mais c'est qu'il est si hon-
 » nête ! c'est qu'il est si bon ! Vous
 » croyez peut-être que ç'te lumiere que
 » vous avez vue , c'est par hasard. Eh
 » bian ! point du tout. V'là encore c'qui
 » vous trompe. Comme c'village est dans

» le milieu du bois , qui n'est pas bon ;
 » da ! & dans lequel i n'faut pas avoir
 » trop bu , comm'dit ç't'autre , pour
 » perdre son chemin ; not'maître ne veut
 » pas que les volets d'sa maison soyont
 » fermés , afin que les lumieres sarviont
 » aux gens qui v'nont à s'égarer , & ils
 » sont toujours assurés de trouver ici
 » eune bonne reception. C'est comme ça
 » qu'not' maison est montée. Gn'y a pas
 » jusqu'à not' chien , parlant par respect ,
 » qui est déjà accoutumé à faire bonne
 » meine aux gens. Il n'est dressé à ça que
 » tout nouvellement : mais ç'raccoutu-
 » mance-là , ça s'prend bian vite par
 » les bêtes comm' par les personnes.
 » Tant seulement j'mettons de la pru-
 » dence , suivant les ceux qui se présen-
 » tent ; car , écoutez donc ; c'n'est pas
 » l'tout qu'd'être bon ; n'faut pas s'ex-
 » poser. Il est vrai que l'village est là tout
 » près , & qu'au moindre signe d'notre

» maître , gn'y a pas un paysan qui ne
 » se fît hacher pour le défendre. Il
 » n'est pourtant pas not'seigneur. Ce
 » n'est pas , j'dis , qu'il auroit bien pu
 » l'être s'il avoit voulu ; mais y dit com-
 » m'ça, dit-y , qui gn'y a pas de plaisirs ,
 » parce que gn'y a toujours des droits à
 » soutenir contre les pauvres gens , qui
 » pour la chasse , qui pour la pêche , qui
 » pour autre chose , & que riche pour
 » riche , on fait plus de bien , étant sim-
 » ple particulier , qu'étant seigneur.....
 » Mais moi donc qui ne pense pas à vous
 » faire rafraîchir. Pardon , excuse , mes
 » bonnes Dames : c'est que quand j'parle
 » de mon brave maître... T'nez y'là une
 » bouteille. François , va prendre des
 » verres sur la table. Allons donc , lam-
 » bine , allons donc... Ah ! c'est bien heu-
 » reux. Faites la révérence , Mam'selle. «

— » C'est à vous cet enfant là ? «

— » Oui , Madame , à vous servir , si

» elle en étoit capable. Faites donc la ré-
 » vérence , Mam'zelle. «

--- » Quel âge a-t-elle ? «

--- » Sept ans , Madame , vienne la
 » moisson. Faites donc la révérence ,
 » Mam'zelle. «

--- » Elle est bien forte pour son
 » âge ? «

--- » Oh ! c'est qu'ça n'boude pas de-
 » vant son écuelle. Si elle étoit seulement
 » aussi sage que gourmande !... Mais fau-
 » dra bien qu'ça vienne. N'est-ce pas ,
 » Madame , que vous n'l'aimerez pas si
 » elle n'est pas bien sage ? Faites donc
 » la révérence , Mam'zelle. «

--- » Tenez , ma petite amie ; voilà
 » des bonbons , à condition que vous
 » contenterez bien votre mere. «

--- » Oh ! mon Dieu ! Madame , vous
 » êtes trop bonne. Faites donc la révé-
 » rence , Mam'zelle..... Mais , je crois
 » entendre..... M'est avis que j'entends
 » not'maître. «

C'étoit effectivement lui. La présence de Julie ne le surprit pas. Il connoissoit assez la délicatesse de ses principes , pour s'être attendu à cette démarche : mais il étoit dans les siens qu'elle seroit absolument sans effet. Quoi que pût dire Julie, pour obtenir de lui qu'il reprît ses dons , il résista à ses instances. Il fallut finir par céder ; & elle fut forcée de permettre qu'il offrît à la chaste amitié , ce qu'il avoit précédemment consacré à une liaison que la bonne morale condamnoit.

CHAPITRE XXXVI.

LA VEILLÉE.

CE point arrangé , le commandeur ; pour qu'il n'en fût plus parlé , nous proposa de passer dans le salon , où la compagnie nous attendoit. Nous ne savions trop ce que cela vouloit dire. Nous eûmes bientôt le mot de l'énigme. Le salon étoit une superbe grange ; & la compagnie , c'étoit tout le village réuni pour la veillée. On n'y manquoit pas chaque soir ; mais ce que M. de Sermeuil ne nous avoit pas proposé , parce que lui-même l'ignoroit , ce fut une fête qu'on lui donna le même soir , à l'occasion de la sienné.

Nous trouvâmes la grange illuminée, & tapissée de lierre, formant des arcades de guirlandes & le chiffre du commandeur. Toutes les filles étoient vêtues en blanc, les femmes avoient leurs belles cottes rouges, les garçons leurs habits des dimanches, de la poudre & des cocardes. Les VIVE M. DE SERMEUIL ! marquerent notre arrivée. On vint le prendre par la main, & le conduire sur une espede d'estrade. Sitôt qu'il y fut, un pan de tapissèrie, qui tomba, laissa voir un fauteuil enjolivé de fleurs & de rubans, au-dessus duquel pendoit une couronne. Au même instant l'orchestre, composé de trois ménétriers, partit d'un coup d'archet à briser toutes les cordes. Ils jouerent une fanfare, ensuite une marche, au son de laquelle, on vint deux à deux, à la file, apporter des bouquets à M. de Sermetuil. Deux payfans donnerent, au lieu de fleurs, une poi-

gnée d'épis d'orge. Ils provenoient de la première récolte faite dans un terrain que le commandeur leur avoit donné. D'autres lui présentèrent une botte de joncs secs. C'étoit pour désigner un marais desséché par ses soins , & qu'il faisoit cultiver pour les pauvres. Enfin les vieilles lui présentèrent un rouet dont la babine étoit couverte de fil d'or & de soie. Le Magister , qui avoit lu autrefois la fable des Parques , leur avoit conseillé cette allégorie.

Il y eut ensuite une collation composée des plus beaux fruits que chacun avoit pu cueillir dans son jardin. Les femmes avoient fait des crèmes , des pâtisseries , des vins cuits. J'ai vu à la ville de prétendus ambigus bien symétriques. Celui-là en étoit véritablement un. Des corbeilles de joncs , des paniers d'ozier, une vaisselle aussi diversifiée par les for-

mes que par les couleurs , le tout placé sur la table , comme cela s'étoit trouvé ; par-dessus tout , une bonne gaieté bien franche , bien soutenue , des rondes , des chœurs , puis des danses où l'on s'embrouilloit toujours , mais où l'on rioit de tout son cœur.

Cependant la crainte que Julie , déjà fatiguée de la route , ne fût incommodée par une veillée trop prolongée , fit que M. de Sermeuil tira sa montre. Je fis de même. Nous étions à quelques minutes l'un de l'autre. Je pris la sienne , & après l'avoir réglée sur celle de Bernard : ---
» Elle le mérite « , lui dis-je en la lui rendant.

Ce mot piqua sa curiosité. Je lui racontai le trait de Bernard. Il voulut revoir ma montre , la considéra avec une attention respectueuse ; puis , reprenant la sienne : » On te fait trop d'honneur « , lui

lui dit-il avec un air de pitié ; » il s'en
 » faut de beaucoup que tu puisses sou-
 » tenir la comparaison. »

Fin de la première Partie.

T A B L E.

Des chapitres contenus dans ce volume.

CHAP. I.	<i>Quelle différence de ceux-ci à ceux-là ?</i>	page 3
II.	<i>Le Prédicateur.</i>	11
III.	<i>La bonne vieille.</i>	14
IV.	<i>Justine.</i>	21
V.	<i>La montre.</i>	24
VI.	<i>Les souvenirs.</i>	27
VII.	<i>L'injustice.</i>	30
VIII.	<i>L'adoption.</i>	35
IX.	<i>Le cabinet.</i>	39
X.	<i>La dévote.</i>	44
XI.	<i>Qui n'étonnera que les novices.</i>	50
XII.	<i>La lecture.</i>	54

CHAP. XIII. *M. Agathographe.*

page 57

XIV. *Les deux auteurs.* 62XV. *Les jeunes artistes.* 68XVI. *Les charlatans.* 70XVII. *Le bon prêtre.* 77XVIII. *Les deux rencontres.* 81XIX. *Le combat.* 85XX. *Raccommodement.* 87XXI. *Nouveau bienfait de
Bernard.* 93XXII. *La grand'mere.* 99XXIII. *La prière.* 104XXIV. *Faisant suite au
vingt-deuxieme.* 107XXV. *Julie.* 110XXVI. *Conduite qui sera
peu imitée.* 117XXVII. *La bonne soubrette.* 123XXVIII. *Plan de réforme
exécuté.* 126

CHAP. XXIX.	<i>D'après lequel on pourra conjecturer.</i>	page 129
XXX.	<i>Le soufflet & le baiser.</i>	133
XXXI.	<i>Le trin , trin.</i>	137
XXXII.	<i>Où l'on retrouvera quelqu'un à qui on ne pense plus.</i>	142
XXXIII.	<i>Adele.</i>	146
XXXIV.	<i>Le voyage.</i>	152
XXXV.	<i>Voilà comme il les faudroit.</i>	158
XXXVI.	<i>La veillée.</i>	165

Fin de la table.